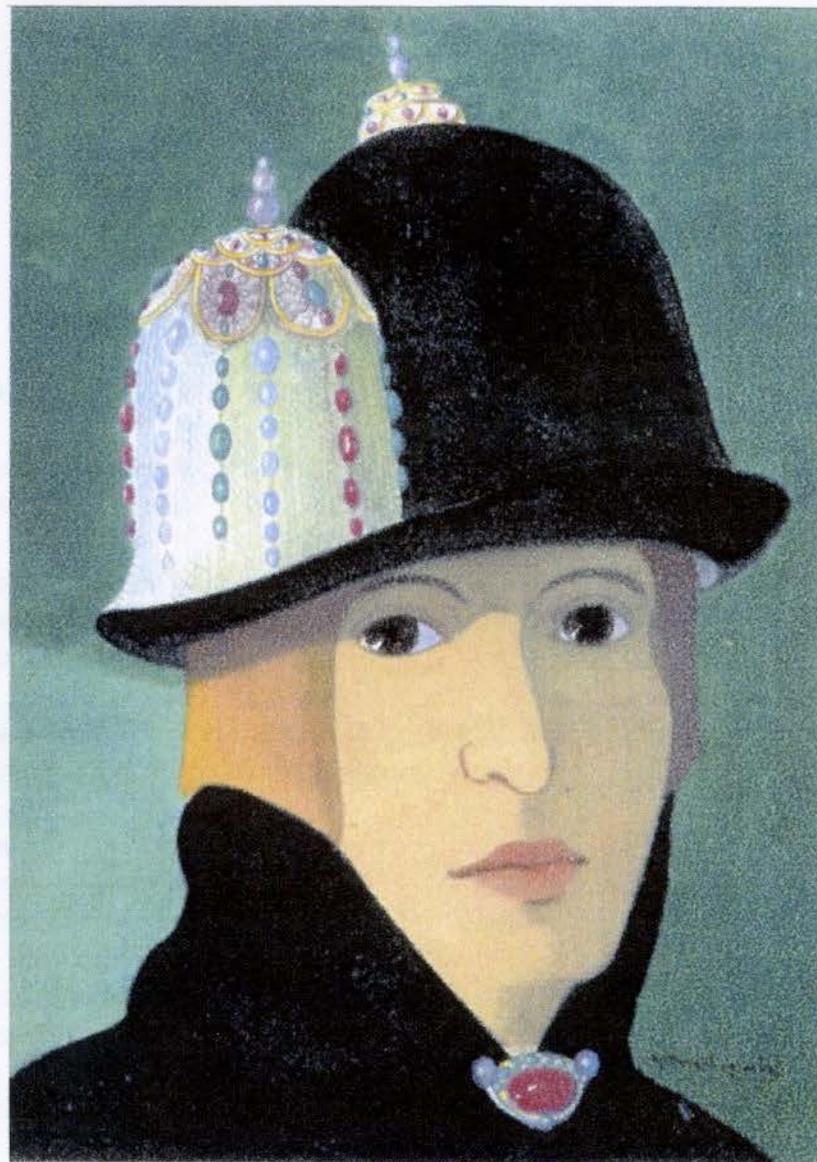




Association des Amis de  
**Marguerite Burnat-Provins**





Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins  
Echandens 2001



**Maurice Mercier**, Commandeur dans l'Ordre des Palmes académiques, France

**Claude Menges-Mironneau**, chargée de cours à l'Université de Bordeaux III, France

**Paul Mironneau**, directeur du Musée national du château de Pau, France

**René Rosano**, de l'Ordre du Mérite national, France

**Catherine Dubuis**, critique littéraire, Suisse

**Jérôme Croisier**, historien de l'art, Suisse

**Sylvie Délèze**, chargée de cours à l'Ecole cantonale des Beaux-Arts du Valais, Suisse

**Romaine de Kalbermatten Renaud**, architecte, Suisse, pour le choix des illustrations et la facture du *Cahier*

ont réalisé ce *Cahier 12*

## ENCORE LA GUERRE

Nous poursuivons ici (voir *Cahier 11*) l'exploration des textes que Marguerite Burnat-Provins a fournis au *Courrier de Bayonne et du Pays basque* durant la première année de la guerre de 14/18. Pour illustrer le remarquable article de Claude Menges-Mironneau et de Paul Mironneau, nous avons choisi de proposer à la lecture d'autres textes que ceux parus dans le précédent Cahier, malgré une vigoureuse réaction de notre membre d'honneur Maurice Mercier, qu'on pourra lire à la suite. Si le cœur vous en dit, n'hésitez pas à prendre la plume pour nous donner, vous aussi, votre avis, qui nous sera précieux. Car chaque Cahier est une petite bouteille à la mer, et le silence qui entoure leur parution nous navre parfois.

En ces temps troublés, l'approche, sensible et empreinte d'un total respect pour la personne de l'artiste («Un cœur en hiver», quel beau titre !) que manifeste le texte de Claude et Paul Mironneau m'a paru un modèle du genre : tolérance, compréhension intime du drame et des conflits vécus par Marguerite Burnat-Provins, attention aux aspects les plus divers de sa personnalité, tout cela concourt à nous offrir un très beau texte, que nous sommes ravis de présenter ici, et pour lequel nous exprimons notre gratitude aux auteurs.

Pourquoi publier ces articles, s'interroge Maurice Mercier, à l'heure où, péniblement, l'Europe s'efforce de se faire ? Ils véhiculent tant de détestation, d'incompréhension, de clichés sur un peuple qui, aujourd'hui, est un partenaire politique et économique de la France et du reste des membres de l'Union européenne. Pourquoi remuer tant de sang et de

larmes ? De plus, est-ce vraiment à l'avantage de l'artiste que nous voulons servir ? Toutes ces questions sont pertinentes, et nous engageons vivement nos membres à dire leur avis sur ce point !

Enfin, pour marquer la sortie de la réédition de *Vous* aux éditions Plaisir de Lire, nous publions des impressions de lecture d'un amateur attentif à la sourde violence qui se cache sous le charme un peu désuet de ces proses poétiques, ou du moins de certaines de leurs pages.

Catherine DUBUIS

**COEUR D'ARTISTE EN HIVER**  
**Marguerite Burnat-Provins et la guerre**  
**1914-1915**

**Alerte sur le front de l'art**

De Marguerite Burnat-Provins, illustratrice de ses propres œuvres poétiques, on peut tout d'abord considérer que c'est un seul et même élan passionné qui inspire toutes ses productions écrites et plastiques. Sa franche et parfois violente sincérité se livre sans apparent détour, fulminants espoirs et anathèmes. C'est une psychologie incandescente et prodigieusement riche qui fait œuvre d'art et s'approprie divers moyens d'expressivité classiques et modernes. Difficile de la classer parmi l'une ou l'autre de ces catégories qui dirigent les hommes méritants de la Belle Epoque vers des formes de consécration académiques ou non (peinture, sculpture, gravure, etc. ou encore journalisme, poésie ou polémique). Non, la femme est entière. Elle a horreur, non point des faibles et même des pécheurs, mais d'abord des tièdes, des indifférents, et même des "neutres", ces êtres sans couleur qui répugnent tant à sa générosité de feu.

*Aux Neutres*: la série d'articles auxquels elle donne ce titre paraît dans le *Journal de Bayonne* en janvier-février 1915; elle s'inscrit dans la chronique presque quotidienne qu'elle tient dans ce même journal depuis l'été 1914 et jusqu'à l'automne 1915, avant son départ en décembre pour la région parisienne. Elle semble viser, de prime abord, à une analyse politique, à une évaluation de l'opinion, à une réflexion patriote (ô combien!): ces neutres, au sens propre, ce sont les nations restées hors des camps qui s'affrontent et qui, par leur inertie, cautionnent le crime perpétré sous leurs yeux

par les Allemands. Mais ce que représentent ces billets d'humeur (souvent mauvaise) alternant avec de véritables petits essais d'actualité, c'est aussi ce canon de l'intérieur tonnant de toute sa voix contre la barbarie et ses œuvres perverses.

C'est d'abord visuellement que toute cette prose mérite d'être lue. Comme tout Marguerite Burnat-Provins, peut-être : c'est-à-dire en tableaux, en images, en une esthétique forte et décidée à laisser une forte empreinte. Est-ce l'effet libérateur et désabusé du surréalisme naissant sur les ruines de la guerre? Est-ce le dernier cri de cet amour en feu d'un patrimoine qui s'écroule? En tout cas, il s'agit bien de la naissance et de la conscience, dans la peine, d'une modernité aux teintes et aux mouvements incontrôlables, inédits, parfois inconcevables.

Sous le ciel pyrénéen, Marguerite Burnat-Provins reçoit la nouvelle de la guerre et, toute souffrance, toute révolte, opère ce qui peut être considéré comme une immense transformation esthétique intérieure. Ma Ville, l'un des plus saisissants recueils de son talent "hallucinatoire", naît dans les douleurs de cet enfantement violent: renouvellement des mondes intérieurs de l'artiste porté par une œuvre qui n'en finit plus de s'édifier et entraîne avec elle une personnalité qui se prend au jeu de la génération d'êtres imaginaires:

*Le 2 août 1914, je me trouvais à Saint-Savin dans les Pyrénées. Il était quatre heures de l'après-midi. J'étais assise sur un balcon dominant la vallée d'Argelès, lorsque le premier coup du tocsin retentit, annonçant la mobilisation. A l'instant même, sous le coup d'une émotion violente, qui me fit voir la réalisation tragique des malheurs prédits par moi pour le Nord en 1912 à toute ma famille,*

*une autre mobilisation se fit dans mon cerveau. Un déclenchement subit commença à produire une série ininterrompue de noms qui se pressaient avec une telle force que je dus me mettre à les écrire. (...) Exactement le 12 octobre, je rentrai à Bayonne où mon domicile était une maison isolée, à trois étages, habitée par moi seule. Le 14, dans l'après-midi, à la cuisine, m'apparut la première figure, dont j'entendis le nom et la qualité, prononcés distinctement, d'une voix blanche, sans timbre: Cingola, la mauvaise fée assise sur la terre. C'était une apparition horrible et féroce, avec un œil unique énorme, une tête de crocodile, un corps squelettique, des mains rouges de sang.<sup>1</sup>*

D'un seul coup, d'un seul, le monde a changé -en mal. Tocsin de Saint-Savin (Hautes-Pyrénées), trompettes de Jéricho, libératrices des énergies misanthropes d'une sensibilité exacerbée, si ce n'était d'abord le fracas d'une catastrophe. Et voici le premier paradoxe souffrant de la création artistique de Marguerite Burnat-Provins à ce tournant de 1914-1915: transformation violente, réveil d'une poétique insurgée après des années de ruralisme éclairées par la révélation valaisanne et greffées sur les leçons reçues. Celles des peintres d'histoire (Jean-Paul Laurens et le maître des sujets militaires Edouard Detaille), celles de son maître et ami Benjamin-Constant et enfin ce goût affirmé pour l'Art Nouveau qui ne la quittera jamais. Les retours ultérieurs, dans ses poèmes, à ce folklorisme d'emprunt -il pourra s'appliquer à la Bretagne dès 1917- nous permettent d'insister sur une intériorité en quête perpétuelle, où crises et moments d'apaisement décrivent un itinéraire artistique remarquablement sincère<sup>2</sup>.

Au vif de cette dialectique effectivement cruciale, et avant même sa traduction plastique dans l'œuvre de Marguerite

Burnat-Provins, la presse, la simple presse locale et sa chronique au jour le jour, éclairent la spontanéité qui se revendique par la suite dans le trait plus soigné des planches de *Ma Ville*. On y décèlera toutes les marques d'un sentiment de saccage culturel du monde, l'insatisfaction d'une ferveur patriotique pourtant hautement proclamée, et on y opposera sans peine l'apparente négativité -ou plutôt la négativité première- d'un véritable processus paranoïaque: l'isolement effectif et l'insuccès des diverses démarches tentées par une isolée qu'il nous est aisé, aujourd'hui, de trouver bien candide... Naïveté entière de la pensée ou naïveté préméditée du langage? Faisant référence à la réunion de Malmö, le 10 août 1914, Marguerite Burnat-Provins donne sa version de la situation:

*Le 10 août 1914, si nous vivions dans un monde civilisé, ce monde civilisé pouvait dire à l'Allemagne, en s'appuyant sur le Palais de la paix: "Attention. Nous vous voyons venir. Vous avez quarante-huit heures pour réfléchir. Sinon, c'est à nous tous que vous aurez à faire ". Mais ce langage clair était, paraît-il, impossible à tenir, il aurait fallu des semaines de charabia diplomatique. (... )<sup>3</sup>*

Ce qui est à l'œuvre, pourtant, dans les propos virulents de la journaliste, est aussi une authentique révolution de son inspiration d'écrivain et plus encore peut-être d'artiste, assortie d'une exigence de révision de ses moyens d'expression. Car les inflexions de ces propos d'actualité sont plus nombreuses et moins univoques que le genre ne le laisserait supposer: elles épousent un véritable cheminement d'images qui les érige, autant qu'en témoignage au quotidien des souffrances "à l'arrière", en un manifeste de reconversion inédit en matière d'art et de civilisation.

### **Insurrection: le sentiment de solitude**

Un constat: c'est seule que Marguerite Burnat-Provins doit aborder la guerre: loin de son mari, Paul de Kalbermatten, mobilisé; loin de sa famille: d'abord sans nouvelle de cet Artois directement exposé, puis douloureusement touchée par le pillage et l'évacuation de la maison de Cantin. Cette atteinte aux lieux est aussi atteinte à la mémoire, puisqu'une partie de ses manuscrits est alors détruite. Solitude géographique, de cette géographie subie par le cœur, car, loin de tout, même de la violence des combats, la tranquille langueur de Bayonne ne saurait apaiser le feu de ses passions. Assez irritée par le parisianisme de la société française, qui relègue ses propres initiatives à un rang très subalterne, elle déplore qu'«une proposition venue de Bayonne, autant dire de la Chine» (9 mars 1915) soit vouée à l'indifférence. Toute la misère de ce temps a pénétré au cœur d'un seul être: en voici trop pour ne pas concevoir un vrai dessein universel. Qu'il soit nourri de désespérance n'y change rien, il sera et se revendiquera universel, au-delà de ce temps.

Seule, intimement seule, et même hantée par l'ennui, l'artiste vit et commente l'histoire, sombre mais toujours noble, en proie à une révolte intransigeante, radicale, envahissante. Du pacifisme? Certes non! Si elle s'unit de toutes ses forces à l'effort collectif de défense du pays, bien loin des esprits forts pacifistes ou simplement sceptiques, ces «défaitistes» qu'elle conspue sans nuance, elle a bien garde de se confondre dans le conformisme soumis et sans éclat! Son regard critique sur les événements, dans la lignée des grands révoltés, désacralise les plus hautes fonctions et ceux qui les détiennent: les conventions? Chiffons de papier! Deschanel? Un simple «orateur»<sup>4</sup>. Pas plus que son patriotisme enraciné,

son moi conquérant et inquiet ne baissera pavillon. Guerre! Guerre à la barbarie, guerre aux Allemands! Furie du langage revanchard et de ses lieux communs:

*Souvent affligé de vices anormaux, goinfre, dénué de tout Esprit, sans initiative comme sans personnalité, démarqueur et plagiaire, l'Allemand joint à sa lourdeur physique une bassesse d'âme*

(...)

*Passif et servile, le Teuton ne sait qu'obéir, quel que soit l'ordre donné. Des meneurs infâmes lui ont prêché la férocité à outrance. Un autre eût reculé, lui, il marche parce que la leçon est bien conforme à l'irréductible sauvagerie de ses instincts.*<sup>5</sup>

Haine sans appel et parfois sanglante de l'envahisseur: une culture fondamentalement, principalement anti-allemande: «nous avons vu cette chose inouïe, sans précédent: une légion d'intellektuels (sic) applaudir aux exploits de la barbarie»<sup>6</sup> (*ibidem*), ou encore: «qui voudra maintenant supporter (...) même le voisinage de ces êtres dangereux»<sup>7</sup>. Une véritable hystérie patriotique qui ne maîtrise plus les mots et dont l'expression s'enivre. Le ton du moment, certes. Et pourtant! Pareille violence ne nous semble pas seulement réductible au lot commun d'un pays livré à une confrontation sans merci avec son voisin. Le cri qu'élève Marguerite Burnat-Provins, prophétesse pessimiste d'une catastrophe culturelle et morale, est une protestation à part entière, une proclamation personnelle, signée, authentifiée: «je voulais joindre une voix à toutes celles qui, j'en suis convaincue, ont imploré et le font encore», s'explique-t-elle à propos d'une lettre-télégramme qu'elle envoie, «l'âme labourée de douleur et d'indignation»<sup>8</sup>, au président du Conseil. Elle ne se contente pas de se ranger benoîtement sous la bannière de la

patrie; ses sombres prophéties non seulement se réalisent mais s'édifient en un motif imprescriptible dans son œuvre: celui d'une lutte loyalement acceptée par l'âme juste mais qui lui est fatale, d'une catastrophe sue, consentie et soufferte (plus que subie), comme dans *Le Voile*, roman de 1929 : destin de femme qui ne capitule pas mais s'affranchit du monde temporel<sup>9</sup>.

Marguerite Burnat-Provins trouve à répandre son amertume, à mener ses combats. Son cri d'alarme se formule en une revendication essentielle, universelle, qui sert de titre à l'un de ses articles: «il faut qu'on sache». Réflexion au total fort moderne sur la divulgation de l'information, son rôle dans le plan moral tracé par l'intellectuel à l'adresse de l'entendement humain. Il faut «créer des courants d'opinion»; le concept de civilisation? «Au premier chef solidarité morale absolue entraînant la réaction collective contre toute atteinte aux lois fondamentales de l'humanité et à l'ensemble de la civilisation»<sup>10</sup>. Ou encore, cette belle tirade, où l'écrivain retrouve la polémiste:

*Devant cette immense calamité, l'idée qui jaillit, le premier besoin qu'on éprouve, protester! Protester comme on peut, avec ses moyens, avec l'espoir surtout qu'un grand mouvement se dessinera, protester, car l'inaction semble odieuse. Le degré de culture et de perfectionnement où nous sommes... où nous croyons être arrivée, nous a fait une mentalité, une sensibilité qui ne peuvent plus supporter ce supplice moral et nos ennemis comptent là-dessus pour hâter la conclusion de la paix.*<sup>11</sup>

Dans sa partialité même, cette attitude revendique clairement son indépendance de tout lien politique ou social. «nous n'avons plus à craindre les *histoires*, épouvantails de

nos gouvernants, car nous l'avons *l'histoire*, et comment» (5 janvier 1915). Le monde semble pourtant peu préparé à cette approche d'une vérité exaltée, brutale et forcément déséquilibrée. Et quand cette âme passionnée entreprend quelque démarche déterminée en faveur de l'humanité, de la civilisation, de l'innocence bafouée, c'est cette humanité, cette innocence intacte, cette civilisation morte et enterrée qui lui reviennent, cinglantes, comme un écho dans le désert. Une voix seule. Parfois elle se compare, s'offre aux autres voix isolées. Mais il est rare qu'elle reçoive la réponse qu'elle attend.

*La conscience universelle... Dieu me garde de dire qu'elle n'existe pas, mais où est-elle? Comment se meut-elle? Elle est l'impondérable, faite d'éléments disparates, les uns sympathiques, les autres réfractaires. La cristallisation de ses impressions est très lente, elle obéit par surcroît à l'impulsion des gouvernements. Parlez-lui, elle vous répondra dans deux ans, et les gouvernements ne vous répondront pas du tout.*<sup>12</sup>

Marguerite Burnat-Provins devra trouver dans son imagination propre -ou plutôt dans les images que secrète ce cheminement intellectuel et moral particulièrement éprouvant- toutes les ressources d'un nouveau langage qu'elle découvre tout d'abord voué à l'autosuggestion, à l'ardente impuissance. Jusqu'à la tentation de rejeter les valeurs tant vantées, cette sacralisation précieuse des registres esthétiques rustiques et même traditionnels servant à chanter un nouvel hymne à la terre et à l'âme apaisée. Ne nous y trompons pas, la fluidité du style, l'art d'une journaliste que l'on sait et que l'on sent être d'abord une artiste, la disposition classique de l'expression dans la fureur même, ne sauraient endiguer cette véritable insurrection

contre la perversion des repères, des références et des procédés hérités du passé: «Quant à notre chevalerie, espérons que les poilus en sont guéris. C'est une maladie qui n'est pas de saison» (13 mai 1915). La France éternelle n'est plus qu'une façade devant l'affaissement du monde civilisé; la guerre, «sacrifice inutile»<sup>13</sup>, contestée par une va-t-en-guerre! A quoi bon en effet se réclamer d'un ordre détruit à tout jamais? A quoi bon s'en remettre à l'usage établi «avant», avant que la barbarie ne fasse régresser l'ordre du monde? Barbarie honnie, allemande, haineusement fascinante... Retour aux heures primitives de l'humanité: que le juste se fasse humble et naturel, qu'il puise en lui-même sa justification et fasse entendre une voix hors du concert des nations livrées au carnage.

Tel est l'appel, en quelque manière, d'une nouvelle prophétie («j'entendis (...) une voix blanche, sans timbre») dont notre journaliste se fait la prêtresse, en des temps de désolation, de lutte, mais aussi -clairvoyance et hallucinations visionnaires mêlées- des temps nouveaux, jusque là inconcevables.

La solitude est donc dialectique, quand nulle voix ne répond, mais aussi pour ainsi dire intérieure quand l'unité morale de la journaliste et de la main qui écrit se fissure à son tour, nous offrant le bel et original exemple d'un discours passionné, voire absolu, mais divergeant dans le sens même qu'il donne aux événements. Car à l'emphase de l'ordre collectif, le ton patriotique, fait pièce un pessimisme d'ordre obsidional, un repli ombrageux sur une intimité incomprise, en somme l'indicible révolte qui s'identifie à l'insurrection de conscience face à la folie et l'inconscience ambiante.

### Un authentique processus de création artistique

La stérile historicité du monde qui s'écroule finit par dévoiler une nouvelle création. L'épanouissement apparent d'une sensibilité artistique formée à la Belle Epoque s'efface devant les jours tragiques. Et se lève, d'abord en miniature, un nouveau répertoire, à forte résonance surréaliste, mais tout à fait hors courant. Un bien curieux *poisson exotique*<sup>14</sup> conserve la souplesse décorative de sa nature aquatique sur un corps monstrueusement disproportionné qui s'effiloche en inquiétantes difformités anthropoïdes. On peut être insensible à ces surgissements inégalement convaincants, c'est pourtant bien là l'enjeu d'une attitude esthétique en complet bouleversement, partagée entre l'indignation et ses envolées rhétoriques et l'image-sensation revendiquée en lettres de feu, comme échappée d'un genre créatif qui ne reconnaît plus rien de ce qu'il a appris. Et sous une plume qui peut être si fluide, les descriptions se font plus heurtées, comme celle de l'Allemagne livrée à «une épouvantable orgie», une bacchanale gratuitement cruelle qui se couvre d'invocation religieuse:

*Entre deux pintes de bière, l'ogresse a déclaré qu'elle voulait respirer! Si c'est ainsi qu'elle respire, que sera-ce lorsque, bien installée où elle rêve de l'être, elle se mettra à manger! Mais voilà, les raisins sont trop verts. L'oppression qui pesait sur elle, c'était la sienne propre, celle d'une vanité enflée qui n'a pas la grandeur de l'orgueil, la pléthore qui congestionne l'apoplectique. Dans l'équilibre d'une raison saine, entre d'autres mains que celles d'un fou, l'Allemagne, comme tout le monde, aurait pu vivre en paix. Elle n'en est que plus coupable et exécration. Prospère, elle n'avait rien de plus à demander à ce vieux Dieu qu'elle a mis à toute sauce. Car elle ne cesse de le prier de bénir ses crimes.*

*Ainsi, non loin des cadavres nus, souillés et mutilés de trois jeunes femmes françaises, empalées sur des baïonnettes allemandes, près des ruines de leurs maisons, le médecin Rochebois et ses zouaves auraient-ils pu trouver, dans les vestiges d'une épouvantable orgie, des ceinturons portant l'inscription sacrilège: Dieu avec nous.*<sup>15</sup>

A toute création son mystère: celui-ci repose sur les facultés régénératrices d'une actualité dévastée. Mystère d'une aspiration productive-destructrice, bouleversement fructueux du point de vue de l'art, constat de désastre du point de vue des réalités extérieures. Cette chronique de presse, revue à chaud de l'actualité, prose d'opinion et de réaction immédiate à l'événement, pourrait n'en être que l'écume. Or, c'est d'abord une forte émotivité plastique qui se dégage des indignations de Marguerite Burnat-Provins: Guillaume II vite croqué «avec son bras trop court et ses bagues, ses yeux durs, sa morgue et ses parades» n'est pourtant qu' «un corps humain dans une chemise de nuit, cause infime d'un mal infini» (18 déc. 1914). Mais au fil des jours, les images s'embrasent, et le feu ne s'éteint sûrement pas au pied de l'autel de la réalité. Salut à l'an 1914 qui s'achève: «ton chiffre doit brûler d'un feu qui ne s'éteindra pas».

Puis le feu change de camp. Ils ont tout détruit: «ils», les barbares, les «Teutons», par le fer et par le feu; le sang s'installe aussi dans ce paysage nouveau: «les jours sanglants passèrent, toujours plus sanglants»<sup>16</sup>. Ce n'est plus une expression rhétorique, «ce n'est plus une figure de dire que la terre de la patrie est arrosée du sang de ses enfants» (13 janvier 1915) Encore et toujours le sang, pour la France, «pour que victorieuse, elle étreigne entre ses bras puissants et déchirés la victoire qui vient en ramant sur un fleuve de sang» (vœux du 13 janvier 1915). Le sang ne cesse de

couler, et le feu de brûler, de blesser les cœurs, sous les yeux écarquillés de l'artiste (plus encore que de la poétesse), elle qui professe une conception souffrante, presque sacrificielle de son état, à rapprocher sans doute, dans le registre doloriste, de ce qu'endure le soldat courageux:

*Il faut toujours être sur la brèche et s'ensanglanter pieds et mains pour continuer sa route et sa tâche, tandis que l'imagination vous porte.*<sup>17</sup>

Voix d'artiste aux images précipitées, parfois juxtaposées, sans que le lien logique ou l'argumentation qui fait le métier du polémiste y subsiste toujours. La lettre est insuffisante. C'est l'image plastique qui accapare, qui absorbe littéralement le contenu et même l'énonciation d'une violente affectivité culturelle profondément meurtrie. Et tout comme la création plastique a précédé l'écriture chez Marguerite Burnat-Provins, c'est dans ce refuge qu'elle trouvera une issue durable à cette dislocation méditée de tous les modèles esthétiques et moraux (qui, chez elle, ne font qu'un). C'est l'artiste en effet, parce qu'il perçoit mieux que tout autre les accidents et les grands soubresauts de la matière et de l'esprit, qui sait en dire la tragédie universelle et doit donner l'exemple:

*Ce poison-là, il faut que tout le monde le boive, il faut qu'on sache, pour qu'avec la vérité, l'horreur et l'exécration s'infiltrant jusqu'aux moelles.*

Allégories et métaphores des nouvelles visions se dressent déjà en fières architectures. En 1914, elles peuvent tout d'abord adopter le clinquant de l'hymne héroïque. Ainsi pour saluer le roi des Belges:

*Vive à jamais le héros dont les yeux n'ont point connu de larmes et dont l'âme ignore la crainte. Dans l'invisible les mains coupées ont pris des ailes, elles serrent le glaive qui venge et la Justice le conduit. (...)*

*Nous nous inclinons trois fois devant vous Roi, Guerrier, Martyr, dont le front porte le diadème et l'auréole et le laurier (La Fête du Roi, 15 nov. 1914).*

Quelque chose annonce déjà un langage qui construit et déconstruit au gré des songes, une volonté indéracinable de fonder, au cœur même et dès l'origine du processus engagé dans l'épreuve de la guerre et devant aboutir à *Ma Ville*. A l'image de ce nouveau musée ingénument imaginé par l'artiste à son entier profit, comme pour que «sa ville» puisse être visitée:

*Mon rêve serait de céder cette œuvre, de mon vivant, à quelque institut scientifique<sup>18</sup>. Elle serait estimée plus d'un million (...) Je crois que présentée avec tous les commentaires utiles, elle offrirait un enseignement particulier, comme le dit Ed. Monot (...) et une source d'études à de multiples points de vue. Il y a vingt-cinq ans cette année que j'y travaille (écrit-elle en 1969) et vous concevrez combien j'aimerais d'abord la voir en sécurité, ensuite en tirer un légitime profit après tant d'années de labeur non rémunéré. Je pourrais la céder par fractions, à mesure qu'on l'aménagerait dans un musée portant mon nom.<sup>19</sup>*

Il y a dans les paradoxes de Marguerite Burnat-Provins un ambitieux travail d'invention pour remplacer ce patrimoine tant aimé, tant pleuré, toute cette «beauté» à laquelle elle pense avoir consacré si longtemps toutes ses forces. L'irréparable a été commis; on ne pourra jamais rien

substituer aux villes détruites. La cathédrale de Reims est morte (25 sept. 1914). Faudra-t-il alors s'incliner? Jamais! répond cette infatigable protectrice des paysages et des monuments: «les pierres vénérables retomberont dans le jardin du mensonge, il est inondé de sang pur»<sup>20</sup>. Cette irréductibilité se nourrit de suggestions et d'images -et parvient effectivement à reconstruire des repères culturels puissants. C'est sur un ton lyrique mais toujours dans le même sens que la petite fille, devenue grande, s'adresse au beffroi d'Arras, frappé dans la tourmente:

*Ton carillon sonna la première heure de ma vie, sur l'air de Fra Diavolo: Voyez comme il s'avance. Et le destin s'avançait avec son manteau de secrets, de déchirements, d'extase et de torture mais, comme dans ta chanson, parfois, il me semblait beau (16 octobre 1914).*

A la seule force de l'imaginaire, le génie insoumis et la vigueur créative de cette étrange artiste entretiendra ses émotions brisées et pourtant si délicatement teintées des couleurs de son temps. Sa maison, la maison de famille en Artois, est détruite:

*Ce que fut notre maison.*

*Ces cinq mots qui forment un poignard, je les offre à ceux qui trouvent la guerre longue.*

*(...)*

*La place où le poignard s'enfonce prépare en notre âme le creux où doit s'élever l'arbre de la patience (17 févr. 1915).*

L'utopie créative habitera désormais la ville intérieure, peuplée de frayeurs et de réconforts, quittant désormais ce temps révolu où s'est enraciné pourtant le statut précurseur d'une femme artiste et d'une intellectuelle.

### Quel tempérament esthétique?

Longue plainte sur les malheurs de la guerre, les jours tristes qui passent; invectives à l'adresse des inertes, de ceux qui pourraient hâter sinon un dénouement heureux, du moins un sauvetage de la civilisation. Et horreur du défaitisme sous oripeaux patriotiques... cette lassitude est tout à coup visionnaire:

*On nous a gavés de discours dans lesquels ronfle le moteur électoral. Les grands mots: Patrie, famille, etc., etc. (2 mars 1915).*

Les cris d'alerte d'une Artésienne exilée au pied des Pyrénées ne lassent pas, surtout, naturellement, si l'on se représente les épreuves de tout un peuple, et moins encore si l'on porte attention aux moyens mêmes d'une expression d'extraction classique -et bourgeoise- mais particulièrement apte à s'enrichir dans sa propre recherche intérieure. Ce langage simple, «naturel», presque familier (à ne considérer même que les titres : «ils en ont de bonnes», «en cinq secs», «ce que nous sommes donc bêtes») réserve toute une gamme, toute une variété d'inflexions révélatrices d'un tempérament esthétique original, plus encore que d'un style littéraire, au-delà de toutes les conventions d'un genre ou d'une éducation.

Les grandes catégories du registre poétique non seulement y sont représentées mais s'y expriment d'abord par image, avant même (ou sans même) que les attributs stylistiques qui leur correspondent ne soient mobilisés. L'épopée, en premier lieu, celle du vaillant soldat français, mais aussi de la Française suppliciée, une épopée écrite et pensée au féminin, donc d'un genre inhabituel, dont les accents restent moraux,

guerriers, mais non mâles. «Le soldat marchant le front haut et la poitrine offerte»<sup>21</sup>, le soldat mourant, époux ou fils, demeure charnel, suscite une séduction protectrice mêlée d'abandon désespéré. Avec lui meurt un bonheur aperçu, connu ou seulement désiré; sans lui le monde devient songe ou terreur. Parfois surnaturelle, l'épopée vante le merveilleux, le miraculeux d'un petit fait tout juste évoqué, car, dans la meilleure tradition épique, le récit historique se réduit à un mince filet que l'amplification héroïque et le jeu des résonances partiales suffisent à transformer en un véritable torrent poétique.

Ailleurs, et parfois avec une étonnante agilité de reconversion, apparaissent de vrais tableaux lyriques -tableaux rétrospectifs le plus souvent. Mais entraperçus, réchappés de cette vie d'avant, de ce souvenir qui pourtant n'est pas systématiquement embelli comme sous d'autres plumes, chez d'autres visionnaires, mais toujours interrompu, ouvert sur quelque brèche. Tel *ce Miracle du printemps* (3 mai 1915), miracle du temps entrevu et de la mémoire:

*Partout une fraîcheur nouvelle monte et s'épanouit et, dans l'âme voyageuse se succèdent les visions d'ailleurs, de tous les printemps entrevus qui ornent la mémoire et parfument le souvenir.*

C'est cependant une inlassable pugnacité polémique qui, dans ces articles du Journal de Bayonne, domine le talent sans repos de Marguerite Burnat-Provins. Une exposition toute en courtes scènes, toute en images, toute en illuminations et en sorties pamphlétaires: c'est par motifs colorés qu'argumente cette journaliste d'un type original, vrai talent satirique si la portée de ses flèches n'était déjà

autre: esquisse d'une œuvre réparatrice, consolatrice dans sa souffrance même.

L'écriture se fait d'autant plus redoutable, d'autant plus difficile à contredire qu'elle réussit la greffe du monde extérieur, reçu par les nouvelles, sur une vitalité intérieure exceptionnelle et déjà peut-être habitée par le théâtre, le drame des figures d'acteurs fantasmagoriques qu'elle commence à convoquer. De la forme journalistique aux couleurs et aux visions intenses et violentes -comme ce songe hallucinant du massacre de la famille de Guillaume II<sup>22</sup>-, certains écrits de Marguerite Burnat-Provins perpétuent et consacrent un procédé dont la meilleure manifestation est peut-être la *Nuit chez les Assaouas*, l'un des *Poèmes de la soif* parus en 1921 mais écrits au lendemain de la guerre, en 1919. Le reportage supposé chez ces sectateurs d'une spiritualité à hauts risques (puisqu'ils bravent les lois de la souffrance en se transperçant le corps) se fait évasion teintée d'érotisme et méditation philosophiques<sup>23</sup>.

Définir le tempérament esthétique de Marguerite Burnat-Provins? Plus raisonnablement, tenter de situer l'orbe de sa création, les données spécifiques d'une sensibilité inédite contenues dans des mots qui ne le sont que peu (un langage carrément traditionnel, une presse loin des avant-garde)? Quel qu'en soit la conclusion, on reste fasciné par cette capacité si peu commune de donner à la souffrance la plus partagée, à travers un média très standardisé (la presse), un tour si personnel et un tel sentiment de l'exceptionnel. L'état de révolte rend unique ce sombre quotidien. Sacralisation et démonisation<sup>24</sup> imposent un univers de tension dramatique absolue, chaque image, chaque propos rapporté, est une nouvelle scène inouïe. Ce trait révélateur d'une indignation toujours en éveil confirme une disposition, une aspiration

esthétique tendant à l'emphase, au superlatif, dans la découverte de la sagesse des sociétés sempiternelles et primitives comme dans la dénonciation d'une civilisation à la dérive et de ses escalades infernales.

### La nouvelle fable du monde

Un nouveau *De profundis*? Pas de sentiment visible de foi qui appelle un sauveur du fond du précipice. Le Christ de Marguerite Burnat-Provins «a pris les étrivières» pour chasser les marchands du Temple... et n'est guère imité<sup>25</sup> : les temps sont plutôt au «massacre des innocents»<sup>26</sup>. Peu d'espoir sensible de revoir le jour disparu. Mais plutôt la fouille, dans les débris, de ces éclats d'innocence ou d'héroïsme qui finissent par se fondre et éclairer un chromatisme d'ensemble inquiétant: «ils se sont rués sur la faiblesse, l'art, la beauté, la civilisation»<sup>27</sup>. Au premier rang de ces perles étincelantes la femme, l'enfant, le simple. La femme d'abord : conception plutôt martiale et stoïcienne (9 mars 1915). Emotion devant les atrocités endurées, mais une tendresse plus particulière s'agissant des enfants parce qu'ils se révèlent plus redoutables encore pour le méchant, comme dans ce *Conte de Noël* (25 déc. 1914), sorte de fantasmagorie moralisée :

*La bonté divine avait fermé les plaies des fins visages, les plaies des corps délicats maintenant reposés : ils étaient tout blancs, si beaux, si purs, mais plus terribles pour les misérables qu'une colonne d'assaillants.*

Esprit du temps durement vécu, à partir de 1915, dont témoignent les diverses cartes postales, chansons et images tendres qui envahissent le marché de la sensibilité, succédant aux alertes rodомontades du départ pour le front la fleur au

fusil. Il est loisible de puiser dans le répertoire chanté de cette phase de la guerre, gonflé par une abondante propagande: *Lettre de bonne année au papa soldat*, *La marraine des poilus*, *Les Infirmières* ou *La Mort d'un gosse*, *Page d'histoire dédiée aux mamans*.

*Les ennemis ont tout pris*

*Tout pris*

*Jusqu'à notre petit lit!*<sup>28</sup>

constatent les petits enfants de France. Pareil attendrissement n'est pas que de circonstance. Un monde qui meurt, crût-il encore en la victoire, se tourne vers ses enfants, cherche les bourgeons qui annoncent le recommencement de l'histoire heureuse ou s'émeut de voir les jeunes pousses menacées. On sait toucher les esprits, portés alors à cette nostalgie d'innocence et de pureté comme hier au désir de revanche et de victoire.

Marguerite Burnat-Provins, avec moins de mièvrerie, jette un regard triste sur le «cortège des sans-polichinelle et des sans-poupée, dépouillés dès le berceau et voués à la douleur» et pleure sur «le trait effiloché» intensément perçu du «Maître dessinateur Poulbot». Elle ne poursuit pas, cependant, des objectifs principalement propagandistes. Car les surgissements de réconfort, de tendresse ou de compassion auxquels elle s'empresse de donner forme n'appartiennent déjà plus, ni dans leur fonction, ni dans leur souffle et leur inspiration, à une littérature de guerre. Sitôt formés, les voici d'ailleurs menacés par une autre concurrence: celle d'une résurgence des repères de l'enfance, d'autant plus obsessionnels chez Marguerite Burnat-Provins que l'impossibilité physique d'une maternité ressuscite de façon lancinante les fantômes de cette génération

inaccomplie. Monde d'enfance, la nouvelle ville imaginaire? Oui, à n'en pas douter, et ne serait-ce que dans le passage quasi obligatoire par la terminologie des contes. Dangereusement enfantin, même, ce manichéisme affiché, sinon recherché, tant dans l'approche du réel que dans celle de l'imaginaire, cet usage pour ainsi dire physique et tout à la fois initiatique des peurs et des goûts et dégoûts comme principal moyen d'investigation des choses et des êtres.

Appliqué à la perception et à l'évaluation des catastrophes présentes, ce système se revendique hostile à toute idée de raisonnable. Honte à la trahison de «sagesse», celle des «neutres» ou celle des puissants.

*Tous les neutres savent qu'il y a deux guerres, celle des alliés contre l'Allemagne et celle des barbares contre les femmes, les vieillards, les petits enfants.*<sup>29</sup>

Morale entière et non rationnelle, ici encore bien lancée à son époque dans une certaine évolution des idées vers le religieux ou le spirituel, le non souillé, voire le non social. Morale et résignation unies dans un même rejet ambigu des codes d'urbanité. La diplomatie, en particulier, est au banc des accusés:

*L'instinct est toujours le plus fort, sous les masques appelés dans la société convenance et politesse et dans les rapports internationaux, relations amicales et sympathie sincère, derrière le paravent de la diplomatie.*

Et:

*A part quelques-uns qui se rongent et font des efforts méritoires, les diplomates nous apparaissent à l'heure*

*présente comme des pitres en noir au premier plan de l'innommable tragédie. Leurs silhouettes se dessinent sur le fond rouge des brasiers. Ils causent tandis qu'on râle, C'est bien là la façade de la civilisation.*<sup>30</sup>

La perversion du vieux monde l'a rendu contre-nature. Ceux qui naissent ou renaissent aux émotions simples ou offrent un sacrifice noble et muet, tous ceux-là, quoique perdus dans la tourmente, ont réinventé une forme d'espoir ou de survie. Dans la vieille Europe livrée à «l'orgie sanguinaire», «le petit Monténégro» -l'un des derniers-nés de la famille- qui se dresse contre «la grosse Autriche» offre «tout un enseignement» au monde civilisé<sup>31</sup>. Mais ici encore, apparu au feu d'une dialectique patriote, le nouveau plan de rédemption (à vrai dire peu ouvert et encourageant pour l'humanité ordinaire et encore moins pour les puissants de ce monde) s'échappe vers un nouveau partage des illusions perdues, une distribution subjective et hypermorale des rôles qui se déroutent finalement de tous les chemins balisés par la morale traditionnelle, naguère plus d'une fois encensée.

Retour au désordre, en somme, car une double attraction fondamentale s'y exerce: d'un côté la recherche ininterrompue de sens et d'innocence, présente dès les premières œuvres hymniques à une nature réparatrice et sempiternelle; de l'autre l'urgence d'une déstructuration presque doloriste et morbide, désir de plaie béante pour dire l'atroce vérité du monde au chevet des plus fragiles et des plus éprouvés.

Qu'était-ce que la civilisation, du temps de son règne? Une illusion savamment entretenue? Un trésor inconsidérément gaspillé? Ou encore une vaste hypocrisie cyniquement orchestrée? En ces années, comme quand elle prêchait aux

femmes une calme et ancestrale soumission, réserve suprême du bien précieux de leur liberté, Marguerite Burnat-Provins n'a cessé de se le demander. Malgré toute sa franchise, elle n'y aura jamais répondu.

Moins entraînée qu'entraînée par les événements, elle nous paraît aujourd'hui, dans la solitude que l'on s'est attaché à rappeler, une Française exemplaire, certes, mais laissée à l'arrière et bien distancée par l'actualité, en dépit de son statut de journaliste et d'intellectuelle. Ainsi, plus représentative du pays qui subit la guerre que de celui qui la fait et plus encore de celui qui la survole ou la dirige, sa position offre la spécificité d'un retard objectif sur les événements, d'un éloignement de toutes les avant-garde et cependant d'une projection visionnaire particulièrement audacieuse, sinon d'une anticipation sur les attitudes de la création artistique d'après-guerre, sur la révolution esthétique de toute une génération qui verra le triomphe surréaliste.

Le vieux monde, celui des hommes qui meurent et des hommes qui tuent, expire devant le féminisme inabouti d'une commentatrice de l'actualité transpercée de visions cruelles ou exaltées. Mais dans l'épreuve intensément sentie, l'artiste-poète a certainement énoncé l'une des conceptions les plus modernes de l'art et de la culture en revendiquant, en femme fière et libre, qu'il s'agissait d'abord de retrouver, parmi les ruines, les traces de sa propre faculté à créer du sens, de l'effroi, de la beauté.

Claude MENGES-MIRONNEAU

Chargée de cours à l'Université de Bordeaux III

Paul MIRONNEAU

Directeur du Musée national du château de Pau

## Notes

Les références données entre parenthèses dans le développement renvoient aux dates des articles de Marguerite Burnat-Provins parus dans le *Journal de Bayonne*, sauf en ce qui concerne la série intitulée *Aux Neutres*, dont les références sont précisées en note.

1. Manuscrit inédit de Marguerite Burnat-Provins à Edouard Monod-Herzen, juillet 1922, cité par Catherine DUBUIS, Pascal RUEDIN, *Marguerite Burnat-Provins écrivaine et peintre*, Lausanne, Payot, 1994, p. 54.
2. Sur Marguerite Burnat-Provins, outre l'ouvrage de Catherine DUBUIS et Pascal RUEDIN cité dans la note 1, voir: Catherine DUBUIS, *Les Forges du paradis, histoire d'une vie: Marguerite Burnat-Provins*, Vevey, éditions de l'Aire, 1999. S'agissant de l'artiste, voir en outre: Gérald SCHURR, *Les Petits Maîtres de la peinture*, tome VI, Paris, édition de l'Amateur, 1985, pp. 138-139; Charles MELLAY, «Modern Style et traditions locales», dans: *Bulletin technique de la Suisse romande*, II, 25 janvier 1904, pp. 72-75. Sur les rapports de cette création artistique avec le spirituel ou le mysticisme, voir aussi : Florence VIGUIER, Paul DUCHEIN (dir.), *Du Ciel à la terre*, Montauban, Musée Ingres, 1997 (catalogue de l'exposition).
3. *Aux Neutres* (VI), 27 janvier 1915.
4. *Aux Neutres*, Ibidem.
5. *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.
6. *Ibidem*.
7. *Ibidem*.
8. *Aux Neutres* (I), 16 janvier 1915.
9. *Le Voile*, Paris, Albin-Michel, 1929.
10. *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
11. *Ibidem*.
12. *Aux Neutres* (VI), 27 janvier 1915.
13. *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
14. Vente Montpellier, Hôtel des ventes, 26 avril 2000, n° 146: dessin aquarellé, sans date. Georges DE MORSIER, *Art et hallucination: Marguerite Burnat-Provins*, Neuchâtel, La Baconnière, 1969.
15. *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.
16. *Aux Neutres* (I), 16 janvier 1915.
17. Catherine DUBUIS, Pascal RUEDIN, *Op. cit.*, p. 72.
18. La précision n'est pas sans intérêt: ce sont des œuvres mais aussi des témoignages scientifiques, des preuves de ce qui s'est effectivement passé au cœur d'une création bien située dans une vie.
19. *Ibidem*, p. 55.

20. *Aux Neutres* (VIII), 23 février 1915.
21. *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.
22. *Aux Neutres* (VIII), 23 février 1915.
23. Catherine DUBUIS, Pascal RUEDIN, *Op. cit.*, p. 72.
24. Voir Martine LUSARDY (dir.), *Art spirite, médiumnique et visionnaire*, Paris, Halle Saint-Pierre, Hoëbeke, 1999 (catalogue d'exposition, Paris, Halle Saint-Pierre)
25. *Aux Neutres* (VII), 10 février 1915.
26. *Aux Neutres* (VIII), 23 février 1915.
27. *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
28. Corinne LOYER, Philippe LUEZ, Paul MIRONNEAU, *La Ballade des poilus*, Amiens, 1990 (catalogue de l'exposition organisée par la Bibliothèque municipale d'Amiens, l'Historial de la Grande Guerre et Image, musique et culture).
29. *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
30. *Aux Neutres* (III), 19 janvier 1915.
31. *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.

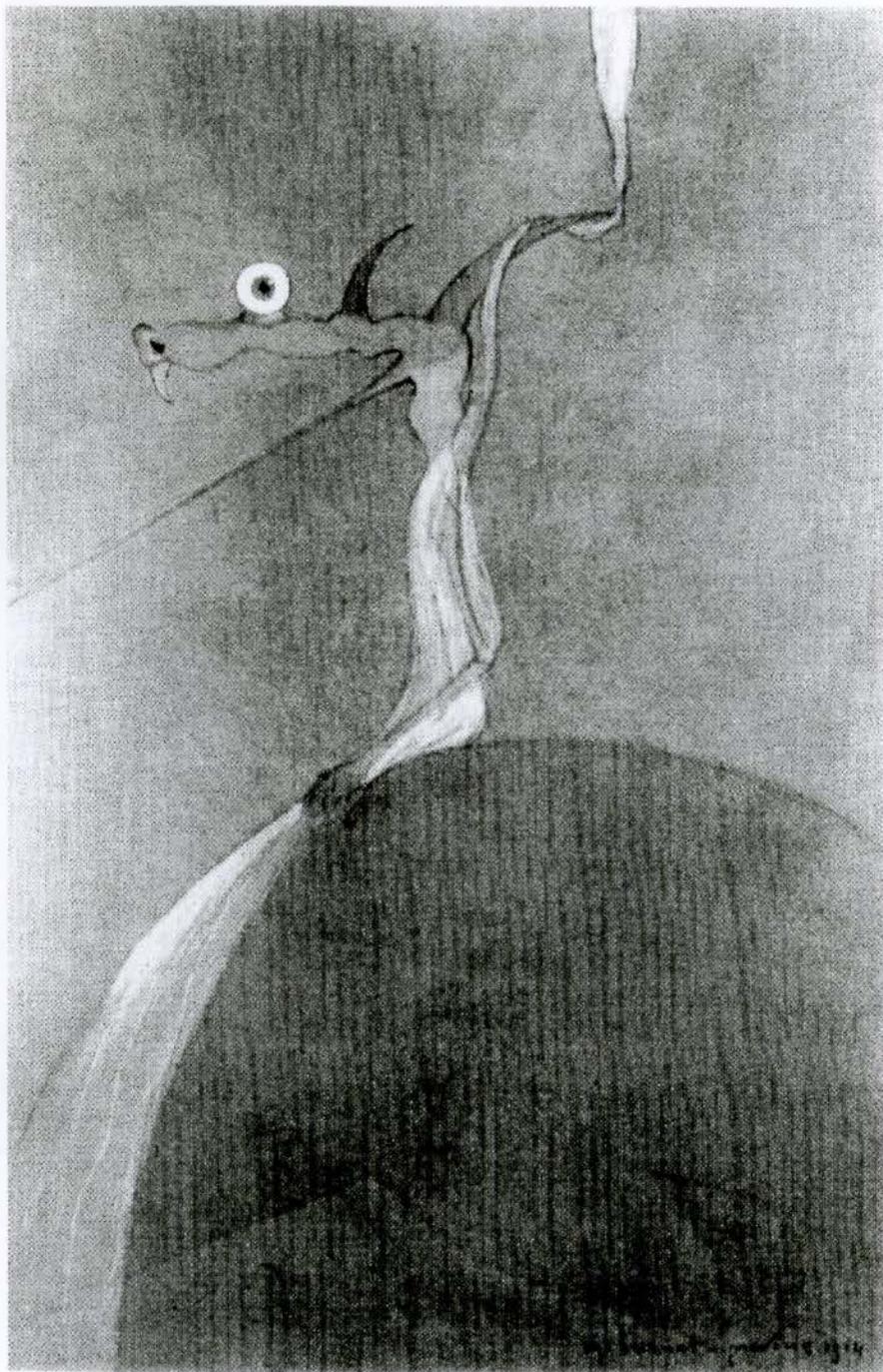
### Illustrations

1. ***Ma Ville: tristesse de l'amour***, 1917; crayon et aquarelle sur carton; Lausanne, Collection de l'art brut.
2. **Poisson sur fond doré**, s. d.; dessin aquarellé; collection particulière.
3. **Etude pour Cingola, la mauvaise fée**, 1914; page d'un carnet de croquis; Grasse, archives et bibliothèque municipale.
4. **Mon Portrait**, 1918; crayon sur carton; Sion, musée cantonal des Beaux-Arts.





2.





## MARGUERITE BURNAT-PROVINS ET LA GUERRE

(Articles tirés du *Courrier de Bayonne*)

### Enfin

Les lecteurs du *Courrier* qui ont bien voulu suivre mes efforts pour soutenir la bonne cause depuis le commencement de la guerre, apprendront avec plaisir que ce que je demandais instamment à M. Viviani le 28 septembre 1914 va recevoir une réalisation partielle et que mon article : «*Femmes Debout*», paru dans ces colonnes le 5 Octobre, se justifie aujourd'hui. Sans doute aurait-il mérité de trouver un écho en temps plus opportun. Je puis dire maintenant que je l'avais communiqué, avec une lettre pressante, à Mmes Edmond Rostand et A. Brisson des *Annales*. L'une et l'autre ont gardé un silence aussi complet que méprisant pour une proposition venue de Bayonne, autant dire de la Chine.

Il n'est de bon que ce qui voit le jour à Paris et, *enfin* (!) quelque chose commence à se dessiner.

Le journal annonce la *Croisade Française*, il déclare très beau le geste de vaillantes Françaises dont il publie l'émouvant appel. Cet appel nous demande de nous défendre contre la calomnie germanique auprès des neutres. C'est très bien. Il eut été mieux, cependant, de commencer comme je le proposais, par défendre les martyrs qui dorment aujourd'hui et ceux qui demeurent atteints et mutilés à jamais. Cet immense et sublime élan, c'était le point essentiel et la femme de France ne pouvait prouver son mérite et sa vertu qu'en se donnant à une aussi noble tâche. Le reste venait par surcroît, la masse féminine ne s'arrêtait pas, travaillait partout au nom de l'humanité, de la justice, de la vérité, *ce devait être son rôle*.

Je trouve au bas de l'appel la signature de Mme Brisson et celle de Mme Viviani, à qui son mari n'a pas montré mon télégramme parce que, probablement il ne l'a pas lu lui-même et du reste, nous voici au 6 Mars 1915. Encore une fois, comme toujours en France, on a laissé passer la véritable occasion d'agir, il a fallu plus de six mois d'atrocités, de calomnies, de turpitudes de toutes sortes, pour décider les vaillantes Françaises à bouger.

Je n'apporte nullement ici l'amertume de l'échec subi, mais le désespoir d'une patriote devant la coupable inertie. Je n'existe pas en face de la gravité des événements, j'ai réclamé l'aide de femmes qui pouvaient aller plus vite que moi. Il fallait prendre l'idée tout de suite, se grouper, s'organiser, marcher, faire comme Kitchener un gigantesque effort pour obtenir un résultat valable. L'œuvre devait s'accomplir instantanément à la première heure du danger, je pensais que cela pouvait être, mais j'ai compris depuis pourquoi une amie de haute valeur me parla alors de ma candeur...

Sans aller plus loin, ces dames ne peuvent pas trouver mauvais qu'on leur fasse remarquer qu'il est grand temps aujourd'hui de s'apercevoir de tout ce qui crève les yeux depuis le mois d'août 1914. Elles ont marché comme notre administration. Ceci dit, avec toute la franchise dont on a le droit et le devoir d'user à l'ordinaire et à plus forte raison durant la guerre, il faut apprécier leur geste et les aider.

Je me retournerai, à ce propos, vers les femmes égoïstes qui n'ont jamais rien fait et ne veulent rien faire, ni pour les blessés, ni pour les réfugiés, ni pour les œuvres, ni pour quoi que ce soit. Il y en a. J'en parle parce que je le sais positivement. C'est une honte douloureuse que de constater leur manque de patriotisme, leur sécheresse de cœur. Si quelques-unes lisent ces lignes, qu'elles rentrent en elles-mêmes, il est toujours temps de se racheter. Si vous en



## Il faut qu'on sache

Les documents relatifs aux atrocités allemandes sont en partie imprimés. Sous le titre «La Belgique martyre», le *Journal*, dans son numéro du trente et un décembre, publie des lignes hallucinantes extraites du cahier officiel.

Après cette lecture, il m'a semblé avoir absorbé du poison, mais ce poison-là, il faut que tout le monde le boive, *il faut qu'on sache*, pour qu'avec la vérité, l'horreur et l'exécration s'infiltrent jusqu'aux moelles.

Or, le gouvernement ne veut pas publier ce résumé d'actes tellement abominables qu'il est impossible que, les connaissant, tous les peuples ne se détournent de l'Allemand dans un mouvement d'insurmontable répulsion. Clémenceau dans *l'Homme Enchaîné* du 1<sup>er</sup> janvier réclame la divulgation la plus étendue, il a mille fois raison. C'est l'intérêt même des alliés qui l'impose et dans le plus bref délai. Chacun peut comprendre que ces données absolument exactes, vérifiées, contrôlées, rédigées, en ce qui concerne la Belgique, avec l'assentiment de l'honneur même en la personne vénérée du roi Albert, sont de nature à fixer définitivement les sympathies pour la Triple-Entente et ses amis, à créer des courants d'opinion assez forts pour enrayer la contrebande de guerre et couper court aux appétits commerciaux de ceux qui cherchent encore à ravitailler la bête féroce.

On peut comprendre qu'une telle mesure doit avoir de l'influence sur la durée même de la guerre, en aidant au maintien le plus étroit du blocus de l'Allemagne. Qui oserait devant de tels faits, témoigner le moindre penchant pour des êtres dont la principale gloire consiste à bien prouver qu'ils sont indignes du nom d'hommes.

Mais, il faut, paraît-il, laisser l'ombre sur leurs forfaits. Pourquoi ? On trouverait difficilement la raison. Elle est dans le secret des dispositions gouvernementales.

Nous n'avons pas à craindre la peur ou la démoralisation des soldats qui en savent plus que nous, ni des familles qui n'ignorent plus que ces crimes existent. Nous n'avons pas à craindre que les alliés surexcités ne deviennent féroces dans les représailles, ils n'atteindront jamais à la cheville des tortionnaires allemands qui ont la bestialité dans le sang.

Nous n'avons pas à craindre de pousser ces derniers à bout, ils ont dépassé toutes les limites de l'horreur ! Nous n'avons plus à craindre les *histoires*, épouvantails de nos gouvernants, car nous avons *l'histoire*, et comment.

Nous n'avons pas à craindre qu'on dise que le roi Albert et son peuple ont menti, eux qui paient si terriblement le plus bel acte de loyauté. Pourquoi ne pas les soutenir, là aussi.

Alors ? Ce n'est pas encore de la chevalerie, je suppose, on l'a assez vue, elle nous rend simplement grotesques. Non, c'est un de ces mystères à la chinoise, comme il y en a eu trop, comme il y en aura toujours.

Mais en attendant qu'on porte les précieux cahiers de la Haye après la guerre, on se tue et les assassins continuent chez nous. Hier, une carte envoyée du front à [blanc] racontait le récent massacre d'une ambulance, [série de blancs] ; ceci s'est passé près [blanc] dans le [blanc]. Pourquoi empêcher que le monde entier les connaisse, ces bandits, les juge d'après l'horrible réalité répandue dans toutes les langues, démontrée officiellement par la France comme par ses alliés ?

On n'y comprend rien. C'est aussi coupable que déconcertant.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 5 janvier 1915

## Que nous sommes donc bêtes

Le poirier universel est fortement secoué par la perte du Lusitania.

La presse crie que ce forfait dépasse en horreur les nombreux crimes que l'Allemagne a commis jusqu'ici.

Il ne dépasse rien du tout. Il continue la série, l'Allemagne est logique et le monde idiot. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut croire ces brutes ignobles capables de tout. Il fallait s'en rendre compte dès le 5 Août 1914 et commencer tout de suite à les abattre, à raison de vingt contre un.

Les alliés ont marché. Neuf mois d'une guerre invraisemblable ont prouvé que cela ne suffit pas. Leur audace a grandi tous les jours. Quand ils annoncent un crime, les éternelles poires n'y croient pas. Ils le réalisent et tous les journaux s'indignent. Il faudrait en rire si nous n'étions jusqu'au cou dans les larmes et le sang.

Je l'ai dit ici, il y a neuf mois. Bien des voix ont été étouffées qui parlaient au nom du bon sens. On appelle exaltés ceux qui ont vu juste. Attendons dans les mêmes conditions, ils nous en réservent d'autres. Que nous sommes donc bêtes, tous, depuis Washington jusqu'à Yokohama !

Le New York Times écrit : « il faut envoyer à Berlin une note pour exiger que les Allemands ne fassent plus la guerre comme des sauvages... »

Vraiment, c'est une bonne idée. Je l'exprimais en septembre 1914 à M. Viviani, j'avais espéré comme tant d'autres entendre toute l'humanité hurler à la mort et la voir se mettre en chasse contre le monstre effroyable à *temps*, pour empêcher tout ce qui allait suivre ; j'avais espéré ce mouvement splendide pour éviter tant de ruines terrifiantes et d'irréparable désolation.

Qu'avons-nous connu depuis lors ?

D'un côté, la barbarie grandissante, de l'autre, la chevalerie... chez les alliés, l'hésitation et l'immobilité chez les neutres.

On avait dit : S'ils tuent un seul Américain, c'est la guerre. Ils ont tué M. Trascher, cela n'a pas suffi.

Enfin, voilà les Américains en colère, ce n'est pas trop tôt.

Quant à notre chevalerie espérons que les poilus en sont guéris. C'est une maladie qui n'est pas de saison.

En aurons-nous enfin assez de les épargner, de gaver nos prisonniers, de leur offrir des douceurs, de nous faire une gloire d'être des hommes en face de ces vampires.

Il n'y a pas d'amour-propre qui tienne, il ne faut plus que des vengeurs, sans pitié, sans merci, des bras d'acier qui fauchent, des cœurs d'airain soudés par la haine, il faut les exterminer ou bien c'en est fait de la civilisation.

Il y a longtemps que nous le savons.

Nos bons sentiments nous ridiculisent, n'en doutons pas, et si le crime augmente comme il est en passe de le faire, ils deviendront tout simplement une insulte aux morts.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* daté du 13 mai 1915.

## Sa Maladie

Il ne se sent pas à son aise le monsieur. Ce qu'il a, au juste, nous pourrions difficilement le savoir : grippé, infecté, énervé, opéré, les bruits les plus contradictoires viennent de la capitale du royaume de Fourberie. Ce qui ne saurait être mis en doute c'est son agitation. Qu'il retourne au front cela ne prouvera nullement qu'il est guéri, sa maladie étant de celles qui ne cèdent pas. Si l'on a fait beaucoup de psychologie alentour de cet inquiétant monarque, si nous pouvons consulter à son sujet les écrits de personnalités éminentes, il nous manque le rapport sérieux, circonstancié et *désintéressé* d'un bon aliéniste qui l'aurait examiné à loisir. Dans son cas un peu de pathologie suffirait. Guillaume II, en effet, a pour ascendant une brute célèbre : le Frédéric Guillaume de 1714, roi cruel, grossier qui battait femme et enfants, ne cherchait à inspirer que de l'épouvante et dont la fille elle-même, Wilhelmine, margrave de Bayreuth, nous conte les emportements et les malpropretés. Guillaume a pu être, un instant, le jeune homme aimable que certains pédagogues qui l'ont approché, se sont plu à dépeindre il y a bien longtemps de cela. Le kaiser porte une tare physique, le bras trop court qui signe sa dégénérescence ; depuis sa jeunesse, il a montré les prodromes de la folie. Mégalomane, histrion, homme Protée pour music-hall, il n'a jamais senti que ses fantaisies n'étaient pas compatibles avec la vraie dignité impériale ; à une époque surtout où l'égalité tend chaque jour à s'affirmer, il importait de ne laisser prise à aucune raillerie motivée. Sans rien parfaire, il a tout abordé, tout saboté ne prouvant ni une intelligence, ni un caractère. Sa vie est une incohérence, mais sa réelle folie n'a jamais dévié. Il pouvait n'être que risible, il est devenu dangereux parce que son

atavisme devait fatalement se porter vers la destruction. Quand M. Tartempion perd la tête, c'est tout simple, on l'enferme. Dans les douceurs du cabanon, il peut se créer une cour, des partisans, une puissance guerrière sans préjudice pour personne. Mais lorsqu'on est empereur pour tout de bon, c'est plus grave. La position sociale de Guillaume a trop bien servi le mal qui le guettait et se trouvait en germe dans son entourage puisqu'il est affaire de race. L'orgueil anormal du chef faisait admirablement l'affaire du parti militaire allemand qui depuis un demi siècle notamment, l'exaltation batailleuse épanouie en haut lieu, soutenue, propagée comme jamais elle ne le fut en aucun pays, a hypnotisé la nation tout entière. La démence s'est généralisée. Le kaiser, toujours en uniforme, avec ses moustaches en menaces, ses chamarrures, est le centre de ce foyer d'hallucination entouré d'un cercle d'hypocrisie. Chez ces guerriers tout est faux, car en réalité, ce sont des malfaiteurs qui préparaient un sale coup. Leur maître a joué la comédie du pacifiste pour mieux couvrir leurs machinations. Il sait très bien ce qui se fabrique, puisque par son ordre, il suit la préparation des engins perfectionnés, des produits dévastateurs. Il connaît les voitures à naphte qui arrosent les maisons de pauvres paysans, lui qui a plus de cent châteaux, il connaît les pastilles incendiaires, les obus à cordelettes de résine ; il sait qu'on voilera les mitrailleuses du drapeau du dévouement et de la charité et il va prier son vieux bon Dieu de bénir cette armée féroce qu'il envoie à la plus lugubre, à la plus honteuse des besognes. Parler de conscience, c'est par trop ironique, mais vraiment cet homme a-t-il sa raison ? Nous pouvons répondre à coup sûr : non. Le mal est en lui, il descend dans un gouffre, il se complaît dans l'horreur qu'il prévoit et qu'il pourrait empêcher d'une parole. Sa sournoiserie constante, sa

préméditation froide rendent plus ignoble encore cette figure de détraqué à la tête d'un peuple déshonoré par la barbarie.

J'ai fait à Brême, il y a plus de dix ans, un séjour qui m'a permis de constater que, dans la haute société, on ne l'aimait pas. Nul ne se gênait alors pour dire à une Française « ses visites nous agacent. Quand nous le voyons avec son bras trop court et ses bagues, ses yeux durs, sa morgue et ses parades, nous avons l'impression qu'il est fou ou qu'il le deviendra ».

Il est vrai que Brême, ville libre, a conservé un vif sentiment de l'indépendance. Ces paroles, pourtant, m'étonnaient. Aujourd'hui on peut les comprendre.

Maintenant, il est sur le flanc. Comme cela tient peu de place l'empereur du monde malade et couché. C'est un être comme les centaines de mille qu'il a envoyés à la boucherie, c'est une chose banale et un peu ridicule, un corps humain dans une chemise de nuit, cause infime d'un mal infini.

Quand on songe aux crimes dont cette misérable créature s'est chargée, il semble que la tête aille à la dérive. Mais, il faut se ressaisir pour le juger et le condamner. Le monde civilisé ne peut pas perdre l'espoir de la justice et la justice aura son heure. On nous dira bientôt qu'il est valide, croyons ce que nous voulons. En attendant, s'il a la fièvre, que dit-il ? S'il a des cauchemars, que voit-il ?

Son réel châtement serait d'entendre, durant de longues années, les sanglots des veuves et des orphelins, des martyrs de son armée ; d'apercevoir, dans l'insomnie, une plaine ravagée, sanglante, gonflée des millions de tombes qu'il a creusées et d'être tenaillé par le concert des râles, la vision de la mort et la malédiction des peuples, jusqu'à ce qu'il ne soit plus lui-même qu'un débris sous une pierre.

Il ne nous appartient pas de prédire la forme de l'expiation. Notre revanche sera aussi de la voir et le destin s'accomplira.

L'homme qui a bravé toutes les forces et organisé sous le ciel un spectacle à faire reculer les astres, est voué à un terrible avenir.

Il a traité Dieu en parent pauvre et c'est là un des indices de son égarement.

Comment Dieu va-t-il le traiter ?

Attendons et souhaitons qu'il reste, dans la nuit de son cerveau, une lueur suffisante pour qu'il comprenne.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 18 décembre 1914.

## Les quatre Phases

L'abbé Wetterlé, ce patriote qui se sert de sa plume comme d'un marteau pour frapper les Boches, esquisse les quatre phases de la guerre pour nos ennemis. La première, dit-il, fut l'enivrement, la seconde l'étonnement, la troisième la rage et la quatrième sera l'aplatissement.

L'enivrement, c'était la ruée sur la Belgique, et la marche sur Paris. Guillaume et ses complices avaient ancré dans ces têtes carrées l'idée qu'il suffisait de mouiller son doigt pour le mettre sur la capitale du monde, et sans doute, le kaiser s'intitulait-il empereur du monde, parce qu'il croyait posséder Paris. On était si sûr de vaincre qu'aucun crime, aucun excès ne furent épargnés, pour bien affirmer la puissance en même temps que l'ignominie des conquérants. Sur les cartes postales toutes prêtes, on voyait la tête du souverain maboul, au-dessus de l'Arc de triomphe. Quand je serai installé de Fleissingue à Cherbourg pensait-il, on pourra venir m'en faire des observations, je les recevrai à coups de botte dans la figure.

Mais, il s'est trouvé que les crevés, les décadents, les amateurs de tango, au coup de baguette de Celui-qui-ne-parle-pas, ont administré à la noble, la sérieuse, l'invincible Allemagne, une de ces raclées dont l'histoire gardera le souvenir. Et ceci ouvrit la phase de l'étonnement. Cet étonnement-là, la nation ne le connaît pas encore. Bien que Maximilien Harden ose écrire dans la *Zukunft* : le général Joffre, *avant la victoire de la Marne...* dans tous les recoins en... stein et en... berg, on s'imagine que c'est une victoire allemande. Pour l'instant, il suffit que Guillaume et son état-major aient dû ouvrir des yeux comme des portes cochères, tandis que les soldats fermaient les leurs. L'étonnement viendra pour le pays bourré de mensonges à éclater, il

éclatera au nez du gouvernement comme les obusiers de 420. On ne peut pas indéfiniment tromper [illisible] millions de personnes, c'est un effort kolossal qui ne se soutient pas. Aujourd'hui, nous pouvons lire le manifeste significatif des socialistes allemands. Ceux-là se plaignent ouvertement des menées du kaiser, du tort fait aux travailleurs, de la ruine du commerce, ils déplorent les crimes odieux qui déshonorent l'Allemagne et nomment la Turquie l'infâme complice de leur nation. On va les coffrer sans doute, mais on ne peut pas faire taire tout le monde. D'autre part, il se passe, en Saxe, quelque chose qui n'est pas clair. Etat de siège, dit-on, pourquoi ? La bière allemande commence à fermenter, attendons encore un moment. La troisième phase, la rage, nous savons ce qu'elle a donné chez nous. L'autorisation de publier les atrocités va maintenant éclairer l'univers. On a compris assez vite que cette divulgation serait impérieusement réclamée par tous, elle apprendra à ceux qui doutaient que l'attitude des bandits est la même quand ils croient courir au triomphe en terrorisant les foules ou quand ils se vengent d'un échec en transformant les contrées envahies en abattoirs. Mais notre armée, nos alliés, luttent et reprennent le terrain pouce par pouce. Cette race d'espions, de bêtes rampantes est incrustée dans notre sol comme la gale dans la peau. Elle impose aux vrais soldats une forme dégoûtante de combat dans la boue jusqu'au ventre, jusqu'aux épaules, une guerre qui lui ressemble, à elle qui ne sortira plus de la boue. Les peuples admirent l'endurance du Français, de l'Anglais, du Belge contraints à s'enterrer. Mais de même que c'est avec les centimes qu'on fait les millions, avec ces petites victoires de chaque jour, nos défenseurs tissent la grande victoire. Ils ne l'obtiendront pas avec éclat, j'entends cet éclat brusque des actions brèves, mais elle sera plus admirable et poignante surtout parce qu'aujourd'hui, ce n'est plus une figure de dire que la terre de la patrie est

arrosée du sang de ses enfants, elle en est littéralement abreuvée, pas un mètre carré sur le champ de bataille qui n'en soit rougi et pénétré.

Et ceci nous mène à la quatrième phase, l'aplatissement. Le carnage, l'incendie, la dévastation, c'est bon pour les autres, mais pour les Allemands, ça ne va pas. Quand ils sentiront l'invasion toute leur lâcheté apparaîtra. On les entendra hurler comme des diables et cependant, nous savons qu'ils ne risquent pas de trouver des enfants mutilés, des femmes éventrées et des vieillards pendus. Néanmoins, pour qu'on épargne leurs tanières, ils imploreront. Ils ont déjà commencé à faire des compliments aux armées alliées, à reconnaître la valeur respective des soldats. Bientôt, ils diront quelque chose qu'on pourra traduire par ceci : «Vous êtes bien trop chic, ne faites pas comme nous».

Après les taupes, nous verrons les punaises.

Nous avons exterminé pas mal de taupes. Quant aux punaises, chacun sait qu'on ne les ménage pas.

## La Fête du Roi

Bonne fête au Roi très glorieux de la glorieuse Belgique.  
Que Saint Albert le protège dans les combats, qu'il veille sur  
les siens, sur son peuple, sur son armée !

SIRE,

Nous vous disons bonne fête, non dans la joie mais dans  
l'espoir.

L'heure présente est voilée de deuil, mais la victoire avance,  
elle illuminera demain.

Votre nom brille autant que les étoiles et si vos enfants  
exilés ne peuvent vous offrir dans la paix de votre foyer, les  
bouquets très précieux à votre cœur, daignez trouver  
quelques douceur à jeter les yeux sur la famille innombrable  
qui vous apporte son amour et son respect.

A mesure que l'Allemand accapare vos terres, votre noble  
Patrie grandissait.

Dans une valeureuse retraite sœur des plus fières épopées,  
de Liège à Ostende, vous avez conquis le monde.

Votre royaume immense est dans les cœurs.

Celui-là, Sire, aux côtés de votre royale Compagne, dans un  
magnifique avenir, vous le conserverez.

Vos biens terrestres vous seront rendus grâce à votre  
vaillante épée, à vos admirables sujets, à vos alliés sûrs et  
fidèles.

L'esprit veille sur les ruines et vous attend.

Il ne nous appartient pas de pénétrer le divin secret de la  
Destinée.

Pourquoi fallut-il tant de pierres vénérables dispersées et  
rejointes en piédestal à votre renommée, plus grande de  
s'appuyer sur votre douleur infinie, nul homme ne le sait.

Les chatons ne sont vides que pour les hordes sauvages qui  
détruisent les joyaux.

Louvain, Ypres, Malines restent les foyers rayonnants de  
votre gloire à travers les temps.

Car vous êtes apparu, sortant du mystère éternel, pour une  
œuvre si haute qu'elle vous élève à l'immortalité, Albert Ier,  
Droit devant la force, Loyauté devant l'infamie, Héroïsme  
sublime en face de la brutalité.

Dans l'aire obscure de l'aigle noire, on vous maudit pour  
votre honneur, mais tous les beaux pays qu'éclaire le soleil,  
célèbrent votre Majesté.

De l'Orient à l'Occident, l'univers entier la salue.

L'hymne monte en tous les langages, rives du Japon aux îles  
de la Grande-Bretagne et des neiges du Canada aux sables  
des camps africains.

Vive à jamais le héros dont les yeux n'ont point de larmes et  
dont l'âme ignore la crainte. Dans l'invisible les mains  
coupées ont pris des ailes, elles serrent le glaive qui venge et  
la Justice le conduit.

Que Dieu vous garde, Sire, et vous soutienne.

Nous nous inclinons trois fois devant vous, Roi, Guerrier,  
Martyr, dont le front porte le diadème et l'auréole et le  
laurier.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du  
15 novembre 1914.

## La Cathédrale morte

La Cathédrale de Reims a vécu, elle si vivante.

Quel bonheur c'est, dans mon souvenir, d'avoir pu, durant trois jours d'extase, la contempler.

Au grand soleil, sur la pierre émue et assouplie par la respectueuse caresse du temps, toute la gloire divine resplendissait. Le clair de lune y faisait frissonner le mystère de l'Infini : c'était le poème ardent, l'invocation permanente du jour et de la nuit, l'irrésistible élan vers le ciel.

Devant ce miracle d'art, une invasion de Boxers se fût arrêtée, peut-être, mais des Allemands !....

La douleur saisit le cœur à deux mains, elle presse si fort que le cri monte aux lèvres. Français, que ce soit un cri d'espoir, pas de faiblesse, pas de sanglots, nous serons vengés.

Cet acte épouvantable, que notre volonté le retourne, qu'elle en fasse, par ses conséquences, une victoire sur la race abjecte des Teutons qui attaque dans la plus belle de ses demeures.

Ces êtres-là, nous ne pouvons les considérer à notre niveau, leurs fronts ne sont pas à la hauteur de notre front. Ils rampent dans la boue, le sang et les ruines, en heurtant la Justice, ils la feront lever. Longtemps elle a dormi, qu'elle se réveille ; les canons font assez de bruit. Demain, nous entendrons, plus grondante que leur colère, la clameur immense, prolongée du monde entier, la clameur des hommes.

Demain, nous verrons, centuplé par l'indignation suprême, l'inépuisable héroïsme de nos héros.

Après cela, sans doute, d'autres nations éclairées, jugeant mieux le monstre, se joindront à nous pour l'écraser.

La Cathédrale morte avait une âme, une âme ancienne, souveraine, parfumée de tant d'encens précieux. L'esprit de

la basilique où furent sacrés nos rois, plane maintenant bien haut, dans le pur éther, loin de l'âcre fumée des champs de bataille, il est parmi ses sœurs, les étoiles. Et, désormais, il nous parlera.

N'oublions pas, n'oublions rien, jamais.

Que la terrible épreuve porte ses fruits pour le bien de l'humanité.

Pas un seul de ces impies ne doit remettre le pied sur le sol de France, trempions notre énergie dans le sang, que le feu sacrilège qui consume les merveilles allume dans nos cœurs un impérissable foyer, recueillons les étincelles jaillies du tabernacle. Louvain, c'était trop, car Louvain était à nous, parce que les Français sont des hommes.

Mais aux hyènes rien n'appartient, rien n'appartiendra plus. L'ignoble Allemagne paiera l'hôtel de ville flamand et la Cathédrale de Reims qui n'avaient pas de prix.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 25 septembre 1914.

## Au beffroi d'Arras

tué à l'ennemi.

Il n'y a plus rien dans le ciel à la place où tu te dressais,  
clocher, ami de mon enfance, mon clocher !

Ton carillon sonna la première heure de ma vie, sur l'air de  
Fra Diavolo : Voyez comme il s'avance.

Et le Destin s'avançait avec son manteau de secrets, de  
déchirements, d'extase et de torture mais, comme dans ta  
chanson, parfois il me semblait beau.

Je t'enviais de regarder au loin, tu étais celui qui voit  
l'avenir.

Es-tu vraiment tombé ?

Non. Mon rêve a ressaisi tes pierres, monte, monte plus  
haut. Le soleil d'or que le lion élevait, c'est l'auréole du  
martyre au front de la cité.

Monte, monte, mon clocher plus haut que la guerre, plus  
haut que la folie, plus haut que le malheur, plus haut que les  
années.

Monte jusqu'à l'azur.

Tu as compté le temps de ma jeunesse.

Je te voyais de ma fenêtre sous la couleur changeante des  
jours, gris ou vermeil, mais protecteur, noble et fidèle.

Tu étais celui qui chante l'espoir.

Ton ombre ne doit plus s'étendre sur la place où reviendra  
l'Été, mais elle a pénétré mon cœur pour jamais.

A moi, maintenant ta musique aérienne, à moi l'esprit  
guetteur de la tour, à moi l'ancien amour. Tu t'élanças de  
mon âme où la ville est tout entière et tu demeureras debout.

Comme les cloches d'Atlantide battent sous les vagues, le  
bronze de Joyeuse, pendu dans ma poitrine, balancé dans  
mon sang, frémira pour moi tant qu'il me restera un souffle,  
tant que j'entendrai le vent.

L'inconnu peut me conduire aux extrémités du monde, où  
que j'aïlle, je t'emporte, tu frapperas ma dernière heure, ô  
mon clocher :

Voyez comme il s'avance...

Et je verrai s'avancer le Repos.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du  
16 octobre 1914.

## Ce qui fut notre maison

J'ai sous les yeux une carte postale représentant un coin d'Arras en ruines. Au-dessus d'un tas de pierres, une petite croix au crayon et ces mots tracés par mon frère : ce qui fut notre maison.

Ces cinq mots qui forment un poignard, je les offre à ceux qui trouvent la guerre longue.

Voulons-nous être Allemands ? Non. Voulons-nous la vengeance et la gloire de la France ? Oui. Nous ne voulons que cela.

Vivons donc uniquement pour un idéal supérieur. La place où le poignard s'enfonce prépare en notre âme le creux où doit s'élever l'*arbre de la patience*. Au Paradis terrestre se trouvait l'arbre de la science et l'homme, ayant mangé de ses fruits, devait mourir. Nous, au contraire, nous vivrons des fruits de l'arbre de la patience. Vertu nouvelle chez le peuple français, vertu imposée par le salut du pays. Montons nos volontés à la hauteur du but. Pas de défaillances. Disons-nous qu'il nous en faut encore pour une année et nous aurons de bonnes surprises. Voyons en lettres de feu, sur la muraille, ces mots sacrés : «Pour la France» et attendons. Dans nos lettres, exaltons encore le courage des nôtres, soyons d'acier pour qu'ils soient de diamant. N'ayons qu'une pensée : En avant, toujours en avant jusqu'à la victoire. Il faut dominer les nerfs, secouer les lassitudes, chasser les angoisses, être dignes d'eux qui font l'admiration du monde. Souffrons sans plainte, pleurons sans larmes, vivons sans faiblesse et nous serons récompensés. L'heure s'avance, écoutons son pas léger dans le jour, dans la nuit, et le moment viendra où nous saluerons d'un grand cri une aurore fulgurante.

Ma maison est tombée, qu'il vive mon pays ! Qu'un amour plus grand fleurisse sur les ruines.

Allons jusqu'au bout, héroïquement, car s'il est vrai qu'il faille se pencher sur quelques pierres brisées en se disant : Voilà ce qui fut mon logis, il n'est pas possible de songer qu'un jour, nous eussions pu nous pencher sur la carte d'Europe en nous disant : Voilà ce qui fut ma patrie.

Marguerite Burnat-Provins, in le *Courrier de Bayonne* du 17 février 1915.

## L'autre ennemi

L'autre ennemi, c'est celui contre lequel il ne faut pas de canons, mais seulement de la loyauté.

C'est celui, qui, avec la complicité du gouvernement français, a tué des légions de Français, c'est l'alcool.

Au cours de longues années, on a pu relever dans les journaux la liste terrifiante des atrocités alcooliques, on a pu évaluer approximativement le nombre des victimes du fléau patenté.

Rien n'y a fait, ni la maladie, ni le crime, ni la mort. Evoquez le défilé lamentable des fous, des hébétés, des épileptiques, des enfants rachitiques battus, maltraités, assassinés, des femmes, des mères désespérées tombant sous le couteau des forcenés !

C'est la population de plusieurs grandes villes qui a disparu, anéantie par l'alcool empoisonneur de la race, peu importe. Il y avait d'abord les élections.

L'électeur se travaille de façons différentes. Une catégorie est amadouée par les promesses qui flattent ses ambitions et sa cupidité, l'autre est cuisinée par l'alcool. Procédé criminel, odieux mais si bien établi que le mot élection, d'un sens noble et pur et qui indique le choix parfait, est devenu chez nous le synonyme indiscuté de corruption et de soulographie.

Evidemment, pour qu'un Français se déclare en faveur de l'homme qui sert mal le pays, il faut qu'il soit aveuglé soit par la boisson, soit par des sentiments anti sociaux qui nous perdront plus sûrement que n'importe quelle calamité.

On nous a gavés de discours dans lesquels ronfle le moteur électoral, les grands mots : Patrie, famille etc., etc.

Cela ne fait qu'un, la patrie est une famille et que penserait-on, chez des particuliers, des chefs de maisons qui

laisseraient périr les leurs, de sang froid en ayant à portée de la main un remède radical pour les sauver.

Que penserait-on surtout sachant qu'ils spéculent sur ce mal en vue de satisfaire leurs propres appétits.

C'est monstrueux. Le peuple admirable qui se bat aujourd'hui, qui a fait le sacrifice de sa vie comprendrait tout de suite qu'il faut saper le vice et faire le sacrifice d'une gourmandise dangereuse, s'il n'était entraîné dans la voie fatale par ceux mêmes qui doivent le maintenir dans le bon chemin. Ceux-là n'ont écouté ni la rumeur publique, ni les protestations des ligues, ni la voix des médecins angoissés, ni la voix de la raison. Le litre d'alcool garde l'assiette au beurre.

Un frisson de colère et de douleur passe dans l'âme à la lecture de ces discussions sur l'empoisonnement du peuple entre des hommes englués dans le plus honteux égoïsme devenus cyniques sans s'en apercevoir.

On se prend à évoquer désespérément la puissance capable de tordre leur conscience pour la remettre à sa vraie place et leur faire entendre que ceux qui entretiennent l'alcoolisme sont des assassins.

Cette puissance c'est l'honnêteté qui remplacerait les mots : situation, plaisir, profit, etc. par le mot *Devoir*.

Devoir envers soi-même, envers les citoyens, envers le pays, charge remplie, non métier lucratif soutenu par les condamnables moyens.

Le Tsar a montré l'exemple ; chez nous, on ne verra jamais adopter ainsi une mesure définitive, l'armée des petits intérêts a établi ses tranchées autour de l'intérêt de la France et elle tient bon.

Seulement il faut dire que les braves gens ont les hommes qu'ils méritent, car ils se font un point d'honneur de représenter la veulerie, la passivité, l'inaction. Ayant avalé pas mal de couleuvres, ils demeurent immobiles. Le jour où

ils comprendront qu'ils doivent agir s'ils sont Français, la face des choses pourra changer.

Cela leur viendra-t-il après la guerre ? Combien de temps encore verrons-nous des frères profiter de la folie du crime et de la mort de leurs frères.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 2 mars 1915.

## Le Miracle du Printemps

à Madame M. Jorly

Tandis que les hommes mettent un acharnement terrible à la destruction, l'invincible nature travaille et crée silencieusement. Le triomphe de la mort, en ces temps de deuil, ne saurait intimider l'élan de la vie. Du grand geste que ramène la plus joyeuse des saisons, elle lève une armée de feuilles, convoque des légions de fleurs, ranime le chant des oiseaux.

Aux jours de l'ascension des sèves, la maison devient trop petite et les murs plus étouffants. L'émoi du printemps nous appelle au dehors, comme les accents qui annoncent l'arrivée d'un brillant cortège. Détournons nos regards de la côte et des prairies de l'océan qui ne met au front de ses vagues qu'une couronne d'écume à jamais pareille, regardons les plaines terrestres, les ravins et les montagnes où le prodige s'accomplit.

Partout une fraîcheur nouvelle monte et s'épanouit et, dans l'âme voyageuse se succèdent les visions d'ailleurs, de tous les printemps entrevus qui ornent la mémoire et parfument le souvenir.

Ma pensée s'en retourne vers la Flandre natale à cette heure ensanglantée [une ligne manque]

corolles encensent la superbe et nonchalante Asie.

Le long des chemins de Corfou je me penche sur les haies de rosiers, à Naples sur les buissons du Pausilippe, à Gênes sur les bouquets pieux de cet émouvant cimetière où l'on voit à peine les tombes : le Campo-Santo des enfants. Je goûte dans la solitude de la Chartreuse de Pavie, la mélancolie suave des plates-bandes abandonnées, je savoure l'inoubliable enchantement des îles Borromées, ce paradis, je

fais le tour de tous ces printemps de ma vie errante qui préparent la neige de mes tempes mais ont laissé tant de fleurs dans mon cœur.

Aujourd'hui, arrêtée, je me complais dans le cadre plus sévère du pays basque, des nobles Pyrénées. La vision la plus proche, la dernière du temps de la paix, m'attire et me retient : Saint-Savin qui m'apprit à mieux connaître la montagne française et la douceur de mon pays.

Je sais que les pommiers blanchissent sur les pentes onduleuses, que l'ombre de nouveau, rendra mystérieux le parc séculaire que coupe la route d'Argelès. Et c'est comme une indiscretion qu'un chemin banal le traverse, tant il est rempli de ce charme absent, le plus souvent, des jardins tracés par les hommes. Je sais qu'elle est demeurée immobile la pierre où j'allais m'asseoir pour regarder le vénérable monastère placé comme une vigie qui scrute l'horizon et la splendide église romane, fièrement campée sur l'éperon qu'on aperçoit de partout. Le village l'accompagne en groupe harmonieux, site historique s'il en fut, clef des sept vallées, proche de l'ermitage du Saint de haute lignée qui voulut vivre et mourir à Poyé-Aspé. Combien j'ai envié son sort !

Aujourd'hui les ravenelles rajeunissent les vieilles pierres, les humbles parterres sont en fête, ils m'attendent, je sais... mais je ne viens pas.

Et, parce qu'il faut tant souffrir sous la dure étreinte de la guerre, plus vif est le regret du séjour heureux dans l'air salubre et la paix de ce refuge pyrénéen. L'impérieuse nostalgie me ramène à l'avenante hôtellerie dont le seuil s'éclaire d'un sourire bien français, à la terrasse où, dans le silence, on peut contempler le clair de lune qui fait luire le gave et grandir les sommets, au monticule ombragé qui porte, bienfaisante et sérieuse, l'antique chapelle de Pietat, à Saint-Savin dont le nom béni s'entoure d'un rayonnement de beauté.

Là-bas, l'ami de la nature peut posséder toute son âme et l'écouter, tout cela est trop loin !

Nul ne sait s'il doit jamais revoir ce dont il fut charmé. Demain reste dans le mystère.

Mais le bourgeon qui gonfle la feuille qui se déplie et l'allégresse de l'oiseau nous donnent confiance en l'avenir caché.

Avec notre jeunesse dressée qui accomplit un grand miracle et tombe, ainsi que l'automne, dans un flot de sang, le printemps de 1915, aux mains teintées de pourpre, nous adjure d'espérer. Il détient une force insigne dont notre cœur français doit s'imprégner. De même que le rayon d'avril eut toujours raison de l'hiver, Printemps avec ses ormes d'or, nous assurera la victoire et, sur les arbres reverdis, nous pourrions encore chanter.

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 3 mai 1915.

## Conte de Noël

C'était, dans une tranchée, vingt Allemands gorgés d'alcool qui dormaient la nuit du vingt-cinq décembre. De leur mauvais sommeil d'ivrognes, il ne s'élevait aucun rêve. Tout à coup, cependant, ils eurent ensemble un singulier frisson. Ce n'était pas la fièvre et ce n'était pas le canon mais, se soulevant sur les coudes, de tous leurs yeux ils regardèrent venir à eux les petits enfants... les petits enfants de Perwyse et de Termonde, de Roulers et de Ramscapelle, de tant de villes et de villages, tous ceux qu'ils avaient tués. Et, par une divination étrange, ils les reconnurent et se demandèrent s'ils n'avaient pas massacré ces innocents chez leurs amis, chez leurs parents.

La bonté divine avait fermé les plaies des fins visages, les plaies des corps délicats maintenant reposés : ils étaient tout blancs, si beaux, si purs, mais plus terribles pour les misérables qu'une colonne d'assaillants. A leurs ceintures, quelques-uns portaient deux petites mains rouges qui pendaient.

Les Allemands dégrisés se prosternèrent, courbés par la panique et l'un des revenants parla. Il disait :

« C'est Noël, c'est la fête des petits. Cette année, nous n'aurions pas pu mettre nos sabots dans la cheminée, car vous avez tout détruit. Mais Dieu nous a pris et nous venons par pitié vous demander : Pourquoi êtes-vous si méchants ? N'y a-t-il donc jamais, dans votre triste Allemagne, un temps où l'on est bon, a-t-on une mère chez vous ? »

Et les barbares écoutaient la voix très douce appelant en eux l'être qu'ils ne connaissaient pas.

En un brouillard leur apparaissaient, vacillantes, les bougies de l'arbre vert là-bas, dans la Souabe et le Wurtemberg, ils entendaient le chant... et puit tout s'effaçait sous un voile

empourpré et le vent des forêts natales venait siffler à leurs oreilles : assassins.

Mais un autre enfant, le plus grand de tous s'avança. Dans ses bras il tenait un nouveau-né entouré d'une auréole qui fit resplendir la nuit. Alors les soldats comprirent que Jésus était parmi eux.

Et le Tout-Petit, venu de Bethléem parla, lui aussi.

« Jetez vos armes, ordonnait-il, repentez-vous et je vous ouvrirai la maison de mon Père ».

Les bandits se dépouillèrent et l'un demanda :

Seigneur, nous permettras-tu d'emmener aussi nos camarades qui sont couchés là ?

Et Jésus le permit. Mais les officiers demeurèrent, car pour l'orgueil endurci il n'est point de miséricorde.

Il s'en trouva mille qui se levèrent et s'en furent, sous l'œil pacifique de la lune qui regarde plus loin que les ruines ; plus loin que les plaines flamandes, dans l'infini.

A leur passage, les clochers fantômes se redressèrent et l'on entendit les cloches belges de Louvain, d'Ypres et de Malines, et, tout au loin, les cloches françaises de Soissons, de Reims et d'Arras qui saluaient cette rédemption.

A l'aube, quand les chefs s'éveillèrent, rien ne leur répondit dans les tranchées vides.

Et cependant, les Français n'étaient pas venus, leurs hommes n'étaient pas partis puisque, sur la neige intacte, il n'y avait aucun pas, il n'y avait point de sang

Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 25 décembre 1914.

Conte publié dans le Cahier 8 de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins (1996).

## COURRIER

**Maurice Mercier, fondateur de la Société française des Amis de Marguerite Burnat-Provins et membre d'honneur de notre Association, réagit à la lecture du *Cahier 11*.**

«Le comité de rédaction a cru bien faire en composant ce *Cahier 11*. Il attendait de ses adhérent(e)s des observations. En voilà une, sans aucun esprit critique, un simple constat amical.

Très judicieusement, Catherine Dubuis, dans sa présentation, avance l'hypothèse que le travail journalistique de Marguerite Burnat-Provins au *Courrier de Bayonne et du Pays basque*, mené parallèlement à ses dessins hallucinatoires déclenchés par la mobilisation générale de 1914, pouvait l'avoir préservée d'une dérive hors du réel. En ce sens, cette hypothèse, développée et étoffée d'arguments, devrait pouvoir justifier la republication de ces articles et nous faire progresser dans la connaissance de l'artiste.

Mais il eût été nécessaire de rappeler le caractère de Marguerite, «excessif et tenace au dynamisme souvent forcené». Cela aurait éclairé et justifié ses prises de position outrancières contre la barbarie allemande. Née à Arras, elle a, dans ces articles, les réactions des gens du nord de la France, gens qui seront envahis deux fois, triste et cruelle réalité fortement soulignée par la propagande officielle. À l'heure où l'on construit péniblement et artificiellement l'Europe, entité dévastatrice des réalités nationales, la republication de ces articles ne s'imposait peut-être pas.

Claude Lafaye, de son côté, malgré ses qualités littéraires, enfonce trop le clou des racines historiques d'un peuple à perdurer dans le mal, comme si la barbarie guerrière avait toujours été du même bord. Dans l'histoire de France, dans

l'histoire d'Angleterre, entre autres, les atrocités guerrières passées ne justifient en rien la barbarie allemande de 14/18 ni celle de 39/45, mais elles montrent, hélas ! que la guerre, «sainte» ou non, une fois déchaînée, libère les pires instincts. Les bêtes sauvages se battent pour manger, les hommes s'entretuent pour une vaine Victoire. La conclusion de Claude Lafaye extrapole vraiment à propos du retour des détenus des camps de Buchenwald, Dachau et Auschwitz, quand il rapporte l'exclamation d'une femme : «Mon Dieu, comment a-t-on pu faire cela !» On peut aussi se demander : «Comment Dieu – s'il existe – a-t-il pu laisser faire cela ?» Les théologiens répondent : à cause du libre-arbitre. Beau cadeau qui permet aux hommes le mal plus que le bien. Piètre explication qui ne résout rien.

L'indignation de Marguerite, plus sensorielle et épidermique que relevant de son intelligence habituelle, et la postface de Claude Lafaye nous donnent à réfléchir sur le sort futur de cette Europe construite avec ces «barbares» des trois dernières guerres franco-allemandes. Il est vrai qu'en 1870 et en 1914, les Allemands, pour les gens du Nord, étaient des Prussiens ; en 39/45, pour les gens au pouvoir, ils étaient des nazis. Puisque nos dirigeants veulent à tout prix (économique) bâtir l'Europe avec les Allemands – qui, par quel miracle ? ne sont plus ni prussiens ni nazis –, pourquoi la republication de ces articles ? Pourquoi cette postface de Claude Lafaye qui rappelle de si mauvais souvenirs ? L'heure n'est-elle pas au pardon comme le clame à tous vents Jean-Paul II ? Et puis, de plus et surtout, le temps de ces articles – septembre 14 à février 15 – est peu en durée comparé aux 80 années de la vie de Marguerite Burnat-Provins.

Le contenu de ce *Cahier 11* nous remet en mémoire – ce fameux «devoir de mémoire» à l'usage souvent abusif – ce que furent les réactions d'alors et, indirectement aussi, malgré l'horreur de cette guerre, la volonté tenace de la gagner par les armes. Clémenceau «faisait la guerre» jusqu'à la Victoire.

Facile quand on ne vit pas 24 heures sur 24 dans les tranchées où la mort et les souffrances sont beaucoup plus présentes que la Victoire, encore bien problématique. Malheur à qui essayait d'arrêter la tuerie ou seulement en manifestait l'idée ! Il était aussitôt traité de défaitiste et de traître. Clémenceau a traduit en Haute Cour le ministre de l'Intérieur, Louis Malvy, que la «furia chauvine» accusait de renseigner l'ennemi sur les projets militaires et diplomatiques, et de le favoriser en soutenant les mutineries. La Haute Cour ne retint pas ces accusations mensongères, elle retint seulement le fait que Malvy avait, dans ses fonctions de ministre de l'Intérieur, méconnu, violé et trahi les devoirs de sa charge dans des conditions constituant un acte de forfaiture. Elle ne le condamna qu'à cinq ans de bannissement, ce qui permit à ses électeurs, plus tard, de l'élire député. Pour les poilus de 17 qui en avaient assez de la vie des tranchées, c'était le peloton d'exécution. Pas ministres en exercice, les poilus !

Enfin Romain Rolland, en 1914 à Vevey, l'année suivante à Genève, militait comme Marguerite contre ce déchaînement de barbarie : il eût voulu que cette guerre prît fin le plus vite possible. Il publia *Au-dessus de la mêlée*, qui ne plut à aucun des belligérants.

«Romain Rolland, un homme écrasé [...] par le conflit qu'il redoutait entre tous [...] accablé par la violence des bas instincts déchaînés en ceux qu'il avait cru les meilleurs et par le déguisement de cette bassesse en grandeur, par la trahison de toutes les puissances morales célébrant le fléau au lieu de le flétrir, par l'arrachement soudain et brutal de cette croûte de civilisation qu'il s'effraie de voir si mince et de découvrir si pourri. Un homme solitaire [...] que la haine, la calomnie et son incompréhension totale assaillent de partout, dès qu'il élève la voix pour dire ce qu'il continue de penser plus fermement que jamais.»

C'est ainsi que Louis Martin-Chauffier présente Romain Rolland dans sa préface au *Journal des années de guerre 1914-1919* de l'auteur de *Jean-Christophe*. Cet «homme solitaire» était un Français, en Suisse, à Genève, alors qu'une Suisse-française était en France, à Bayonne, et se livrait au même combat par écrit contre l'envahisseur ! Derrière le «barbare Hun», Romain Rolland recherche désespérément la trace de cette vieille Allemagne qu'il a rêvée plus qu'aimée. Marguerite Burnat-Provins, elle, est meurtrie dans la chair de sa famille restée en territoire occupé et touchée dans ses biens demeurés en pays envahi.

Louis Martin-Chauffier, dans sa préface, écrit encore : «Ce qui fait horreur à Romain Rolland, ce n'est pas seulement la mortelle cruauté de la guerre, ni la menace qu'elle fait peser sur la civilisation, le recul qu'elle provoque, c'est d'abord son imposture, cette fausse sainteté de la lutte par quoi on abuse les peuples.» Marguerite Burnat-Provins en revanche, dénonce la «mortelle cruauté de la guerre», la «menace qu'elle fait peser sur la civilisation», elle n'a pas saisi la «fausse sainteté de la lutte», son excuse est d'être une femme plus sensible que Romain Rolland, et une femme du Nord, qui a «subi», alors que Romain Rolland, lui, était «au-dessus de la mêlée».

Le rappel de ces deux attitudes de Romain Rolland – conscience de l'hypocrisie du discours sur la guerre et ferme volonté de se tenir «au-dessus de la mêlée» – n'est-il pas le plus juste rectificatif à la phraséologie de Marguerite Burnat-Provins ? Resterait à commenter en détail cette phraséologie généreuse et utopique qui émaille la prose combative de l'artiste. Tâche vaine et aujourd'hui inutile, puisque l'on veut croire qu'il n'y a plus de «barbares»... en Europe.»

PS : Je suis un homme du Nord, né à Douai en 1913, installé depuis longtemps en Pays grassois. «Caractère excessif et tenace au dynamisme forcené» est une phrase extraite de

l'approche graphologique du caractère de Marguerite par Madame Marguerite Gonon, publiée dans le *Cahier 1* de la Société [française] des Amis de Marguerite Burnat-Provins. Cette approche a été réalisée d'après des pages manuscrites, alors que Madame Gonon ignorait tout de leur auteur, de son âge et de son sexe. Ces pages étaient tirées d'une conférence sur «L'autosuggestion, méthode du Professeur Coué de Nancy», donnée le 2 mai 1822 à l'Amicale artistique antibois, conférence publiée dans le *Cahier 4*. À Magnanosc à l'époque, Marguerite Burnat-Provins était membre et représentante pour la région de la Société lorraine de psychologie appliquée, dont Emile Coué était le président.

### **Un autre membre de la Société française des Amis de Marguerite Burnat-Provins nous fait part de ses réflexions.**

Étant né en 1925, et donc ayant des souvenirs très précis de l'entre-deux-guerres, ces articles de Marguerite deviennent pour moi «caisse de résonance». En effet, nous «Français» avons été bercés (si l'on peut dire !) par toutes les histoires racontées par les «anciens combattants», et par des romanciers plus ou moins journalistes à retardement, sur la guerre de 14-18.

Il est vrai que les affirmations de Marguerite étaient répétées partout. Grande question : quelle est la part de vérité que ces histoires contiennent ? Si le but recherché était d'exciter notre haine envers les Allemands, ce fut assez réussi... Si l'on montrait un dessin représentant un combat aérien, inévitablement les avions allemands descendaient en flammes !

Désinformation ? Peut-être volontaire en partie. Mais laissons la plus grande part à l'exagération qui peu à peu, au cours des années, tend à corser les récits relatant des faits malheureusement réels. Je cite Claude Lafaye, commentateur des articles de Marguerite : «Combien de fois, enfant, adolescent, étudiant, ai-je entendu des personnes qui avaient vécu les événements me dire : Ah ! si tu avais vu ces soldats ! Tant de sang ! Et les amputés si jeunes ! Or ces gens se trouvaient à ce moment-là à des centaines de kilomètres des zones de combat.» Il est vrai que ces réflexions, en l'occurrence, n'exagéraient pas la vérité, mais combien d'autres le faisaient.

En ce qui concerne les diatribes, plus que des raisonnements de sang-froid, que contiennent les articles de Marguerite, il semble que ses conclusions sur «l'inertie» des autres pays devant la «sauvagerie» teutonne tiennent peu compte des réalités diplomatiques du moment. En effet, ces articles écrits

début 1915, c'est-à-dire peu de temps après le début des hostilités, ne pouvaient refléter les opinions d'autres pays neutres, lesquels n'étaient peut-être pas d'accord sur la véracité des «actes de barbarie» déjà commis par les Allemands. Et, plus important : pourquoi auraient-ils penché d'un côté belligérant plus que de l'autre ?

Les Français, à la déclaration de guerre, ne montraient-ils pas une fureur égale à celle des Allemands ? Ils se voyaient le lendemain à Berlin ! Et dans leur esprit conquérant, ils n'allaient certainement pas faire de «cadeaux» aux populations qu'ils auraient à coup sûr écrasées avec un bel enthousiasme ! Un soldat bien préparé bien dopé, de n'importe quelle nationalité, a fait ses «preuves» bien souvent !

Enfin, quant à la «civilisation» mise en cause au cours de ce conflit. Elle a montré suffisamment ses faiblesses pendant les événements de 39-45, et jusqu'à ces derniers jours où l'un des plus épouvantables attentats commis de sang-froid contre des civils vient d'être exécuté...

Il est évident que penseurs et philosophes ont, depuis plus de deux mille ans, essayé de faire avancer, avec des idées très diverses, le processus de «civilisation», laquelle doit, paraît-il, un jour, devenir «idéale»... Il semble que, par à-coups, ils soient parvenus à en accréditer l'idée profonde ; mais tellement «profonde» qu'elle attendra encore (combien de temps ?) de voir le jour, à moins que quelques fanatiques ne l'enterrent définitivement...

**VOUS****Une lecture**

«Ma douleur, ma pure richesse. Ce grand bien-là me vient de Vous.» Le ton de l'ouvrage est donné, à défaut de toute précision quant à qui est ce «Vous». Qu'importe, «Vous», c'est l'autre ou, mieux, ce rêve de l'autre. Ce qui est, somme toute, assez fréquent dans les premiers temps des amours.

Et Marguerite insiste comme à plaisir : «Je sais bien que c'est en vain que je vous cherche, mais n'est-ce pas un bonheur raffiné, se complaire dans l'absence, écouter sa propre voix quand elle appelle celui qui ne vient pas. S'il venait, son pas écraserait le rêve.» Et plus loin, elle s'écrie : «Seriez-vous mon Ami, si vous vouliez m'épargner la souffrance qui chante mieux que le plaisir ?»

Dans ce qu'elle appelle «l'incurable solitude», Marguerite devient sa pire ennemie quand elle s'ingénie, grâce à la souffrance, à donner corps et présence au plus secret d'elle-même à cet être lointain, indifférent, et finalement inutile puisqu'elle reconnaît : «L'amour c'est autre chose et je n'ai plus besoin de Vous. [...] Tout ce que je possède vient de moi.»

Eh oui ! Bien plus que l'autre, «Vous» c'est elle, dans cette démarche désespérée, misérable et superbe qui l'arrache du tréfonds de son être pour la cogner au bout d'elle-même.

Dans sa cage à miroirs, elle joue à exacerber son désir qui, pour être sauvé, se doit de rester insatisfait. Et quand elle a l'audace du sursaut réflexe d'une fenêtre, la nature, qui fut son amour premier et perpétuel, ne lui est plus ce

réconfort habituel puisqu'elle est ravagée et saccagée par la guerre.

Ainsi choisit-elle, comme échappatoire, de se persuader que «la présence la plus aiguë c'est celle de l'esprit et du vouloir aimant, celle de la pensée fidèle et reposée, comme une eau plane étalée dans le temps où toujours sourit une image.»

Et Marguerite, autant artiste que femme, eut sa vie durant, par la plume et par le pinceau, ce courage inspiré et sublime des images. Y compris celles qui hantent le revers des médailles et qui, quand on les porte, sont les plus près du cœur.

René ROSANO

## ASSOCIATION DES AMIS DE MARGUERITE BURNAT-PROVINS

## BULLETTIN D'ADHESION

---

Articles 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.

Elle n'a pas de but lucratif.

La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose:

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias;
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

A retourner à Madame Francine Charlotte Gehri, secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 1005 Lausanne

NOM et prénom:

Adresse:

Je, soussigné/e, adhère à l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma cotisation annuelle pour 200 . . par virement postal au

CCP 17-123221-1 en faveur de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 1026 Echandens.

Date:

Signature:

Le montant minimal de la cotisation est de frs. 40.-

**ASSOCIATION DES AMIS DE  
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

**BULLETIN DE COMMANDE**

---

**L'Association publie des Cahiers annuels dont seuls les quatre derniers numéros sont disponibles sur demande au Secrétariat de l'Association, au prix de Frs 20.- l'exemplaire.**

CAHIER 9, 1997 *Poèmes troubles et Ma Ville*

CAHIER 10, 1998 *La musique*

CAHIER 11, 2000 *La guerre*

CAHIER 12, 2001 *Encore la guerre*

Tous ces cahiers sont illustrés de reproductions d'œuvres de Marguerite Burnat-Provins, par les soins de Romaine de Kalbermatten Renaud.

A retourner à Madame Francine Charlotte Gehri, secrétaire de l'Association, Avant-Poste 11, 1005 Lausanne

Je soussigné(e), membre de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins,

NOM et prénom:

Adresse:

désire recevoir, accompagné(s) d'un bulletin de versement CCP (port en sus),

..... exemplaire(s) du CAHIER n°.....

..... exemplaire(s) de *Marguerite Burnat-Provins*, Catherine Dubuis et Pascal Ruedin, Lausanne, Payot, 1994, au prix de Frs 29.- l'exemplaire.

..... exemplaire(s) de *Poèmes troubles*, Marguerite Burnat-Provins, Bordeaux, L'Escampette, 1999, au prix de Frs 18.- l'exemplaire.

Lieu et date :

Signature :